

**Daniel VIGNE**, « Regards sur l'homme », chroniques (4') diffusées à partir de 2014 sur [Radio Présence](http://RadioPrésence.fr) en Midi-Pyrénées et d'autres radios chrétiennes de France.

[www.danielvigne.fr](http://www.danielvigne.fr)

## **Regards sur l'homme**

### **1. Singularités initiales**

Regarder l'homme. Regarder les hommes et les femmes, de tous les âges, que nous fréquentons ou que nous croisons. Les regarder, non pas comme des objets qu'on étudie, mais comme des sujets qu'on respecte. Les regarder avec étonnement, avec émerveillement, avec crainte parfois, avec bienveillance toujours. Enfin, regarder l'homme en s'interrogeant à chaque fois sur tel ou tel aspect de son mystère, car décidément, cet être-là ne se laisse pas facilement comprendre ni expliquer. Bref, poser sur l'homme une série de regards à la fois tendres et lucides, compatissants et perspicaces, réalistes et plein d'espérance : tel est le but de cette nouvelle chronique que je vous propose, amis auditeurs, et dont j'espère très sincèrement qu'elle vous intéressera.

Mais commençons tout de suite par un constat. À ma naissance, il y aura bientôt 60 ans, nous étions environ 2 milliards et demi d'êtres humains sur terre. Nous serons bientôt 7 milliards et demi, c'est-à-dire trois fois plus. Cette augmentation est vertigineuse. On a pu parler d'explosion démographique, et en certains endroits l'image se vérifie : au Bangladesh, par exemple, la population a été multipliée par cinq en un siècle, jusqu'à atteindre la densité record de plus de 1200 habitants au kilomètre carré. Mais sur tous les continents, l'urbanisation galopante a donné naissance à des mégapoles, des méga-cités telles que l'histoire humaine n'en a jamais connues : 35 millions d'habitants à Tokyo, 27 millions à Sao Paulo...

Oui, la première chose à dire quand on regarde les hommes, c'est qu'ils sont extrêmement nombreux. Et la deuxième, c'est qu'ils sont extrêmement divers. Je ne parle pas seulement de leur couleur de peau, de leurs tenues vestimentaires, de leurs habitudes alimentaires, bref, des différences visibles et flagrantes entre les groupes humains, mais aussi de tout ce qui nous différencie invisiblement, dans nos mentalités, nos sensibilités, nos visions du monde, nos valeurs. Et il n'est pas moins impressionnant de prendre conscience de cette diversité qualitative, de ce caractère multiculturel de l'humanité, que de prendre conscience de sa masse quantitative.

Ainsi les hommes sont à la fois très nombreux et très divers. Notre planète compte près de 200 pays où l'on parle environ 7000 langues, sans compter les dialectes, et on aurait bien tort de croire que la mondialisation va tout uniformiser, qu'elle va faire disparaître les identités particulières. Quelquefois, au contraire, elle les renforce de façon inattendue et ravive les différences, les contrastes, voire les rivalités entre les hommes. L'espèce humaine ne sera jamais une masse monochrome, un troupeau tout gris – si cela arrivait, malheur à nous ! Non, l'humanité est faite de peuples bariolés, c'est sa richesse et sa beauté.

Mais il y a encore un troisième fait à prendre en compte dans notre regard sur l'homme, et c'est le plus énigmatique : c'est que chaque être humain est unique, absolument impossible à confondre avec tout autre. Non seulement son pays, sa culture, sa langue, sa famille sont particuliers, mais à l'intérieur de son groupe, il se distingue de tous les autres membres de ce groupe. Oui, vous, moi, chacun est unique. L'homme est un être singulier, dans tous les sens du terme. Et nous avons beau être plus de 7 milliards, chacun mérite d'être regardé dans son unicité. Dans ce grand tout, chacun est un être à part. Nous sommes nombreux, nous sommes divers, nous sommes uniques. Voilà qui nous ouvre bien des horizons et qui nous promet de belles découvertes.

## 2. Voir, observer, regarder

Regarder un homme est une opération très particulière, un acte très différent de tout ce qu'on appelle habituellement « regarder » – par exemple quand on parle de « regarder » la télévision, cet objet magique qui est allumé, paraît-il, presque 4h par jour dans les maisons de France. Que se passe-t-il quand nos yeux se dirigent vers cet écran chatoyant, où les images défilent de plus en plus vite ? Nous le « regardons » au sens où nous consommons visuellement les paysages, les images, les événements, les images de synthèse (de plus en plus nombreuses) que la télé nous propose. Mais il s'agit, en vérité, d'une opération passive : quand je regarde la télé, l'image va de l'écran à mes yeux et de mes yeux à mon cerveau, stimulant mes neurones sans effort particulier. Il vaudrait mieux dire qu'on « voit » la télé plutôt qu'on ne la regarde. La formule publicitaire « vu à la télé » a bien cette connotation passive : la pub s'invite chez nous sans crier gare, elle nous imprègne, j'allais dire nous pilonne sans nous demander notre avis. Elle se fait voir sans qu'on ait besoin de la regarder.

Retenons donc cette différence entre « voir » et « regarder », et appliquons-la à l'homme. Les hommes, j'en vois des dizaines, peut-être des centaines par jour, mais de combien d'entre eux puis-je dire que je les regarde ? On sent très bien, n'est-ce pas, la nuance ; mais comment la préciser ? Dira-t-on que regarder, ce serait voir de plus près, voir en détail, et non plus en gros et en général ? Regarder serait alors l'équivalent d'observer. Pourtant, il me semble qu'il y a encore une différence entre ces deux verbes. Ce n'est pas le même acte, même si la différence est un peu plus difficile à expliquer.

Faites l'expérience, par exemple, devant un beau tableau. Autre chose est de voir ce tableau, de loin et de façon un peu vague, autre chose de l'observer en faisant attention aux techniques employées, au détail, aux couleurs, et autre chose

encore de le regarder, c'est-à-dire de le percevoir dans son unité, son harmonie, sa beauté souvent inexplicable. J'allais presque dire : de le contempler. Eh bien c'est un peu de cela qu'il s'agirait quand nous parlons de regarder l'homme.

Pour mieux le comprendre, faites encore une autre expérience : allez chez votre ophtalmo. Quand ce spécialiste vous fait un fond de l'œil, il « observe » vos yeux plus qu'il ne les regarde. Il est en présence d'un objet à étudier. Et vous non plus, d'ailleurs, vous ne le regardez pas, même si son visage est tout près du vôtre, même s'il a ses yeux fixés dans les vôtres. Il y a entre vous un échange visuel, très utile, très nécessaire, mais qui n'engage à proprement parler ni son regard, ni le vôtre. Vous sortirez peut-être de son cabinet sans même se souvenir de son visage. On ne dirait pas, au sens fort du terme, que vos regards se sont croisés.

Mais voilà, dans la rue, trois minutes plus tard, que tel visage se tourne vers le vôtre, que tels yeux, de loin, vous attirent, parce que vous les connaissez ou les reconnaissez, ou peut-être même sans savoir pourquoi. Et devant vous, soudain, c'est une personne vivante qui n'est pas une chose parmi d'autres, pas un spécimen de l'espèce humaine, mais lui, mais elle, dans son unicité, à la fois proche et lointaine, familière et étrange.

Tant qu'on n'a pas regardé l'homme comme cela, c'est comme si on ne l'avait jamais vu. Tant qu'on n'a pas posé sur l'homme ce regard-là, c'est comme si on était spirituellement aveugle. Je crains parfois que cette maladie soit assez répandue. Quant à nous, si vous le voulez bien, essayons de guérir d'un tel aveuglement. Devant l'homme, ouvrons l'œil, et le bon !

---

### 3. Je cherche un homme

Vous connaissez l'histoire, car elle a fait couler des litres d'encre. On raconte que Diogène, ce philosophe cynique du Ve siècle avant notre ère, insolent et truculent, se promenait en plein jour dans les rues d'Athènes, au milieu de la foule, avec une lanterne allumée et l'air inquiet. Et si on lui demandait : « Mais qu'est-ce que tu fais ? » Il répondait : « Je cherche un homme. » Évidemment, au premier degré, ça n'a pas de sens, puisque des hommes, il y en avait partout de lui. Mais au deuxième degré et même au troisième, c'était plein de sens, comme nous allons le voir.

Que faisait donc Diogène ? Les commentateurs pensent qu'il se moquait de Platon, son contemporain, dont la philosophie avait un tout autre style. De fait, autant Diogène était connu comme un provocateur et un bon vivant, autant Platon apparaissait comme un penseur élevé, tourné vers le monde des idées. Pour Platon, la vérité est une chose invisible, une réalité transcendante, accessible à l'esprit seul. Ainsi quand Platon regarde l'homme, c'est vers cette grandeur cachée qu'il se tourne. Ce qui pour lui définit l'homme, c'est qu'il a un esprit, une âme. Et qu'est-ce que l'esprit, qu'est-ce que l'âme ? Eh bien c'est justement une réalité spirituelle, qu'on ne voit pas, et que seul un esprit ou une âme peuvent connaître.

En sorte que la philosophie de Platon nous invite à entrer dans la contemplation de l'invisible, dans la dimension spirituelle et immortelle de l'être humain. Pour Platon, l'homme n'est pas son apparence, son corps visible, mais quelque chose de plus grand qui est comme caché par ce corps. L'homme, dira Pascal, « passe infiniment l'homme », c'est-à-dire le dépasse.

Phrase magnifique, sans doute : mais pour Diogène, toute cette approche spiritualiste de l'être humain est du bavardage,

de la poudre aux yeux. Le discours de Platon lui semble évaporé et nuageux. Pourquoi se fatiguer à réfléchir sur ce qu'on ne voit pas, et qui probablement n'existe pas ? Pourquoi ne pas se contenter de la réalité brute, de l'homme tel qu'il nous apparaît ? Pourquoi faire tant de mystère de ce qui est là, sous nos yeux ? Les hommes, il y en a plein les rues d'Athènes, et monsieur Platon se demande gravement ce que c'est qu'un homme ! Je vais vous montrer à quoi il ressemble, ce philosophe : à quelqu'un qui se promènerait en plein jour, une lanterne à la main, au milieu d'une foule, en disant : « Je cherche un homme »...

Tel serait donc, au deuxième degré, le désir de Diogène : ridiculiser un philosophe concurrent. Mais au-delà de la moquerie, la question subsiste : au fond, qui a raison, Diogène au Platon ? L'homme est-il une chose évidente, qui tombe sous le sens, ou une réalité transcendante et mystérieuse ? Appartient-il à la terre ou aux cieux ? Pour le regarder, faut-il lever la tête ou baisser les yeux ?

Je n'ai pas de réponse, même si vous devinez que je n'ai pas envie de me moquer de Platon. Mais justement parce que la question se pose, et qu'elle n'est pas facile, faisons comme Diogène, sans nous moquer de personne. Allumons une lampe, interrogeons-nous. Disons : « je cherche un homme », un vrai ! Je cherche la vérité sur l'homme, et d'abord sur l'homme que je suis. Et dans la foule, je crie : « Y'a quelqu'un ? » ? Mes amis, qu'est-ce que nous sommes et qu'est-ce que nous faisons ici ? Ces questions-là en valent la peine. Alors.. merci Diogène !

## 4. Gnôthi seauton

S'il fallait résumer le message de Socrate, le faire tenir en deux mots grecs qui ont donné quatre mots en français, tout le monde penser au fameux *gnôthi seauton*, « connais-toi toi-même ». Mais ce n'est pas vraiment une invention de Socrate, puisque ces deux mots grecs étaient gravés sur le fronton du temple d'Apollon à Delphes. On les attribue à Chilon de Sparte, un des premiers sages de la Grèce antique. En vérité, cette pensée nous vient du fond des âges : elle nous dit quelque chose que nous avons toujours su, même si parfois nous l'oublions.

Citons la phrase complète, car sous cette forme elle est encore plus éclairante : « Connais-toi toi-même, et tu connaîtras l'univers et les dieux. » Tu veux savoir ce que sont les hommes ? Regarde ta propre humanité, sois attentif à l'homme que tu es. Tu veux connaître le monde ? Ne cherche pas à le posséder : accueille-le en toi, laisse-le venir à toi. Sois le point focal, le pivot autour duquel tout ce qui t'entoure s'organise harmonieusement. Ne te jette pas en dehors de toi-même, ne va pas te chercher à l'autre bout du monde, tu ne t'y trouveras pas. Sois où tu es, sache qui tu es, qui tu veux être. Sois présent à toi-même et tout sera plus clair.

Merveilleuse sagesse que celle-là, qui nous ramène au centre, qui nous concentre, qui nous recueille, qui nous réunifie. Il faut dire que nous sommes si souvent éclatés, projetés comme une balle contre un mur, rebondissant de droite et de gauche... Nous courons après le temps, nous nous précipitons vers ce que nous ne savons pas, vers des « infos » que nous allons oublier aussitôt, et nous nous oublions nous-mêmes. – Arrête ! nous dit Socrate, et avec lui tous ceux qui méritent le nom de sages. Ils nous disent : d'abord et avant tout, connais-toi toi-même.

Mais j'entends l'objection : on ne va pas passer sa vie devant un miroir ! N'y a-t-il pas un grave danger à se prendre pour le centre du monde, à tout organiser autour de son petit moi ? Si le socratisme est un nombrilisme, ne vaut-il pas mieux s'en méfier ? L'objection est valable. Mais je trouve chez Platon, dans un dialogue intitulé *Alcibiade*, une réponse imagée et très éclairante à cette difficulté. Socrate discute avec le jeune Alcibiade, qui est un garçon plein d'ambition, et lui demande : – Alors comme ça, tu veux faire de la politique, tu veux diriger les hommes ? – Oui, répond l'autre. – Mais dis-moi, pour diriger les autres, ne faut-il pas savoir se diriger soi-même, et pour connaître les hommes, se connaître soi-même ? – Euh... oui, dit Alcibiade.

– Mais comment se connaître, comment se voir et savoir ce qu'on est, sinon en se regardant dans autre chose que soi-même ? Approche-toi de moi, dit Socrate, et regarde mes yeux, regarde ma pupille. Est-ce que tu n'y vois pas une petite image de toi-même ? Je suis ton miroir. Je suis cet autre par qui tu peux te connaître de toi-même. Louis Lavelle, un philosophe contemporain, dit en ce sens : « Le chemin le plus court de soi à soi passe par autrui. » Et Sartre lui-même écrit : « Autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même. »

Se connaître, ce n'est donc pas se refermer sur soi : c'est s'ouvrir comme la fleur s'épanouit au soleil et devient fleur en accueillant la pluie. La connaissance de soi passe par un autre. Elle est une naissance à soi et à l'autre. Heureux celui qui dans sa vie, comme Alcibiade, croise un jour un regard dans lequel il se reconnaît et qui le reconnaît. Alors, merci Socrate... et merci Chilon de Sparte !

## 5. Volaille chauve

Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce qui le différencie des autres êtres, et spécialement des animaux ? Peut-on dire que l'homme est un animal parmi d'autres, comme le pensent aujourd'hui certains biologistes, ou faut-il marquer une frontière nette entre lui et les bêtes ? Ces questions ne sont pas nouvelles ; elles ont fait débat depuis l'Antiquité.

À ce sujet, on raconte que Diogène, le philosophe cynique, se présenta un jour devant les Athéniens ébahis en brandissant un coq qu'il avait complètement déplumé, et le jeta au milieu d'eux en criant : « Voilà l'homme selon Platon ! » L'affaire, il faut l'avouer, pas très claire. Que voulait-il faire ? Se moquer de Platon, bien sûr, comme il l'a fait souvent, mais en quel sens ?

On ne comprend rien à ce curieux geste si on n'a pas lu un certain dialogue de Platon intitulé *Le Politique* et dans lequel Socrate, qui fut, comme chacun sait, le maître de Platon, se demande avec quelques amis ce que c'est que l'art de gouverner les hommes. Pour le savoir, bien sûr, il faut d'abord savoir ce que sont ces hommes qu'il faut gouverner.

Car on ne dirige pas une cité comme on dirige, par exemple, un troupeau de chèvres ou de moutons. Comme beaucoup d'animaux, les hommes vivent en groupes, mais les cités humaines sont autre chose que les sociétés animales, non ? Entre une ville et une ruche ou une termitière, il y a peut-être des ressemblances, mais il n'y a pas d'équivalence.

Pour préciser la différence, Socrate se lance dans une série de distinctions minutieuses – on appelle ça la méthode dichotomique. Voyons, dit-il. Nous constatons qu'il y a des êtres vivants qui vivent en groupe dans la mer – des bancs de poissons, par exemple. Il y en a d'autres qui vivent en groupe dans les airs, par exemple les oiseaux migrateurs. Nous, nous vivons en groupe, mais sur la terre. – Ah ! Mais les loups, les

gazelles et les fourmis aussi vivent en groupe sur la terre, et qu'est-ce qui nous en différencie ? C'est évident : nous nous tenons seulement sur deux pattes, et non sur quatre pattes ou six pattes, ou davantage. – Ah ! Mais la volaille aussi, par exemple les coqs et les poules, se tiennent sur deux pattes, et qu'est-ce qui nous en différencie ? C'est évident : qu'ils ont des plumes, nous pas. Donc, conclut Socrate avec une gravité pleine d'humour, nous pouvons définir l'homme comme un être vivant qui vit en groupe, mais sur la terre, avec seulement deux pattes, et pas de plumes. Et la politique, c'est de s'occuper de ces êtres-là.

Mais à ce moment de sa réflexion, Socrate s'arrête et dit à ses interlocuteurs : non, c'est ridicule, on n'a rien appris ni sur l'homme et sur la politique en prenant le problème de cette façon. Cherchons une autre méthode ! Et le dialogue continue dans une tout autre direction.

Il semble que Diogène n'ait pas lu la suite, et qu'il soit tombé sur cette page assez drôle en y voyant une occasion de rire de son auteur. Mais Platon lui-même ne prenait pas au sérieux cette affaire de volaille et de plumes ! C'est juste un exercice de style, une sorte de récréation intellectuelle. Diogène fait à Platon un mauvais procès, puisqu'il se moque d'un texte dans lequel Socrate se moquait de lui-même. À moins qu'il ne fasse semblant de ne pas bien comprendre ce texte, comme Socrate lui-même faisait souvent semblant d'être un grand ignorant...

Conclusion : que les philosophes soient toujours sérieux quand ils se posent des questions graves, on ne peut pas le dire. Mais que l'homme soit autre chose qu'un coq sans plumes, on fera bien de s'en souvenir.

## 6. Protagoras

Un certain Protagoras, il y a 25 siècles, a eu cette phrase fameuse : « L'homme est la mesure de toute chose. » Protagoras était un sophiste, contemporain et adversaire de Socrate, et ce qu'il voulait dire était à peu près ceci : « Dans la vie, il n'y a rien d'absolu, tout est relatif à nous, tout est question de point de vue. Rien n'est grand ou petit en soi : une souris nous paraît petite, mais si nous étions un insecte, elle nous semblerait gigantesque ; d'ailleurs, les étoiles, qui sont gigantesques, nous paraissent petites parce qu'elles sont loin de nous », etc.

Sur le plan moral, on peut pousser le discours plus loin et dire : « Rien n'est bien ni mal, tout est question d'époque, d'opinion subjective ou collective. La morale n'est qu'une convention, à nous d'en décider. L'homme est la mesure des valeurs qu'il veut respecter, il est même la mesure de ce qu'on appelle communément la vérité : car ce qui est vrai pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Il n'y a qu'à voir comment la politique ou la publicité savent présenter les choses de telle ou telle façon pour les rendre crédibles. Le juste, l'injuste, le vrai, le faux, le moral, le légal, tout est à géométrie variable. » Bref, la phrase de Protagoras serait la formule-clé de ce qu'on appelle le relativisme.

Pourtant, en face de ce sophiste, se sont levés Socrate et Platon, les pères de la philosophie, qui ont résolument contesté la formule. Non, l'homme n'est pas la mesure de toute chose, répondent-ils, car il faut bien que l'homme lui-même soit mesurée par quelque chose de plus grand que lui. Par exemple, sur le plan moral, il ne suffit pas que je décide qu'un acte est bon pour qu'il le soit. On ne peut pas dire : à chacun sa morale. Imaginez que quelqu'un vous agresse ou vous dévalise en disant qu'il n'y voit pas de problème moral, que son système de

valeurs le lui permet. On sera obligé de lui faire comprendre que ce n'est pas à lui d'en décider...

Mais alors à qui ? À la société, diraient les sophistes, donc à l'homme quand même, au sens collectif, donc on en revient à Protagoras. Mais cette position n'est pas satisfaisante, car imaginez une société qui autoriserait le viol, l'esclavage et la torture : ce n'est pas parce que ces choses seraient légales qu'elles deviendraient morales ! Non, décidément, ni l'homme ni les hommes ne sont la mesure de toute chose, et surtout pas du bien et du mal.

Socrate et Platon l'ont très bien perçu. De leur résistance au relativisme, de leur refus du subjectivisme, est née la philosophie comme un effort pour comprendre ce qui, dans l'homme, est plus grand que lui. Ce qui *l'oblige*, au sens noble du terme, au respect de certaines valeurs dont il n'est pas maître. Non, la vérité n'est pas un simple mot que l'on peut tordre dans tous les sens. Non, bien et mal ne sont pas des étiquettes dont nous disposons à notre guise. N'en déplaise à certains, l'économie, la politique, la science, la sexualité, la vie tout entière, ont besoin de repères.

Si Socrate et Platon revenaient aujourd'hui, ils auraient fort à faire avec les Protagoras du XXI<sup>e</sup> siècle, les jongleurs de mots, les manieurs d'idées, les menteurs professionnels, les manipulateurs de l'opinion publique, les communicateurs sans foi ni loi. Face à leur sophistique, mes amis, il nous faut des sages (heureusement, il y en a) qui nous rappellent par quoi nous sommes nous-mêmes mesurés ; qui nous fournissent les bons critères ; qui nous donnent le goût de la sagesse ; qui nous rendent amoureux de la vérité.

## 7. Assis-debout

Mes chers amis, à l'instant où vous m'entendez, je suis à peu près certain que pour la plupart, vous êtes assis – comme d'ailleurs moi aussi, je suis assis dans le studio d'où je vous parle. Effectivement, il y a peu de situations où on écoute la radio debout. Donc vous êtes assis, ou peut-être couché, ou peut-être dans cette position intermédiaire que nous offrent aujourd'hui certains sièges de voiture, certains fauteuils, certains divans où on est tellement bien calé, enfoncé, accueilli, qu'on s'y endormirait. Bien sûr j'espère que votre siège est plutôt confortable, et à ceux qui conduisent je recommande d'attacher leur ceinture et de ne pas s'endormir.

Mais puisque nous sommes entre nous, osons le reconnaître : l'homme assis que nous sommes devenus, nous les modernes, est un homme un peu tassé, diminué, compressé. La position assise nous a pliés en deux, voire en quatre : le tronc en haut, plus ou moins vertical, portant la tête comme un fruit lourd, les jambes en bas, pliées en zigzag. Dans cette transformation morphologique, nous avons perdu 40 cm de hauteur, et gagné quelques petits problèmes : il semble que le mal au dos, si répandu, soit dû en grande partie au fait que nous sommes très souvent assis. Varices, lourdeurs, hernies, sciatiques ne sont pas sans lien avec cet affaissement généralisé.

De fait, en posant nos fesses sur tous ces objets que l'humanité a conçus et fabriqués pour notre confort (et dont je profite comme vous), il faut savoir qu'inévitablement, nous comprimons notre appareil digestif, notre système sanguin, notre capacité respiratoire, et j'en passe. Notre colonne vertébrale, quand elle est appuyée sur un dossier, n'a plus besoin de se porter elle-même, et faiblit comme une tige molle : scolioses et autres déformations en découlent, avec leur cortège de douleurs. Notre squelette n'ayant plus d'axe, les membres et

les organes qui y sont rattachés s'amollissent et dépérissent. Même le moral en est atteint : on se sent fatigué, et on dit, sans y penser : « j'en ai plein le dos... » Normal, si ce pauvre dos, on l'écrase toute la journée !

Eh bien voici une bonne nouvelle : nous sommes plus grands qu'il ne semble. Nous ne sommes pas condamnés à vivre petitement devant nos claviers ou dans nos automobiles. Bien sûr, nous devons nous servir de nos ordinateurs, de nos voitures, de nos chaises de bureau (avec leurs petites roulettes sympathiques), et pour certains d'entre nous, de ces chaises roulantes que la vieillesse ou un accident tragique ou nous imposent parfois. Mais voyez-vous, par essence, l'homme est un être vertical. Son corps porte la trace d'un élan vers le haut. Il est le seul animal qui se soit ainsi redressé, qui se tienne face au monde, les pieds sur la terre, mais la tête dans le ciel. Il est « un être des lointains », disait Heidegger, il a un horizon, une vocation, une destination.

Souvenons-nous-en ! Même assis, attestons que nous ne sommes pas des vers de terre, mais des fils du Très-Haut. Redressons-nous, ne serait-ce qu'en pensée, ne serait-ce qu'un peu. « Redressez-vous et relevez la tête » : le Christ lui-même le dit dans l'Évangile (*Lc 21, 28*). Ce n'est pas une simple façon de parler, c'est l'expression concrète de notre dignité. L'homme n'est pas fait pour s'effondrer dans un fauteuil, ce luxe très vulgaire. Il est un arbre, il est un cierge, il est une colonne entre terre et ciel ! C'est son privilège. Même assis, nous sommes princes. Même petits de taille, nous sommes grands en esprit. Osons le croire.

## 8. Zôa politika

On dit que l'homme est un « animal social ». Définition bien connue, qui nous vient d'Aristote, mais dont j'avoue qu'elle me pose question. Regardons-la donc de plus près. En grec, animal social se dit *zôon politikon*, et il n'est pas nécessaire d'avoir fait du grec pour deviner que *zôon* veut dire animal et *politikon*, social ou politique, c'est-à-dire qui vit en société, plus précisément en cité. C'est justement cette idée de *cité* (*polis* en grec, avec un s à la fin) qui est importante dans la définition d'Aristote, car même s'il existe des sociétés animales, la cité, au sens précis, est propre à l'homme,.

Certes, un grand nombre d'animaux vivent en groupe : meutes de loups, troupeaux de buffles, fourmilières... Ces groupes ont parfois une forme très complexe et très hiérarchisée,. L'exemple de la ruche, étudiée par Maeterlinck dans son grand livre sur *La vie des abeilles*, est à cet égard extrêmement frappant. La répartition des tâches et des fonctions, l'organisation interne de la ruche, la construction parfaitement géométrique des alvéoles, peuvent donner à penser que la ruche est une espèce de ville ou d'État avec son chef, la reine, son gouvernement, les abbayes qui l'entourent, ces fonctionnaires, les abeilles nourricières, et le peuple des ouvrières...

Mais la comparaison s'arrête là, car la cité humaine se distingue de toutes les sociétés animales par le fait qu'elle n'est pas seulement organisée, mais régie par des lois et des valeurs. Les groupes humains sont plus que des ensembles d'individus fonctionnant selon certains codes : elles se réfèrent à des idéaux, des principes, des normes transcendantes. Au centre du village primitif, on trouve le totem. Au centre de la ville antique, il y a le temple. Et au fronton de nos mairies, il est écrit : liberté, égalité, fraternité !

Comme si l'homme, et lui seul, ne se contentait pas d'une vie collective de type horizontal, même parfaitement organisée. Il lui faut de la hauteur, de l'idéal, du symbole. Et par rapport à ces valeurs qui le transcendent, il est toujours en défaut, en porte-à-faux. Par exemple, nous voulons que dans nos cités il y ait de la justice, ou du respect, ou de la solidarité. Mais nous savons qu'il n'y en aura jamais assez, et nous souffrons de cette absence.

La cité humaine, c'est le règne de l'esprit et de la liberté, pas seulement de l'instinct. Voilà la différence entre une ville et une fourmilière. Bergson appelle cela la différence entre un modèle clos – la fourmilière, codifiée, rigoureusement organisée – et un modèle ouvert – la ville humaine, avec ses problèmes, ses injustices, ses révolutions, son instabilité foncière. Car l'homme, en vérité, a du mal à vivre avec ses semblables. Animal social, disait Aristote : mais on pourrait aussi bien dire animal asocial !

La sociabilité, pour l'homme, n'est pas chose naturelle et normale. Elle est affaire de culture et d'éducation. Non, l'homme n'est pas une brave bête sociale : il doit apprendre à s'entendre avec ses semblables. Il est un animal rétif, rebelle et compliqué. Kant a forgé, pour dire cela, une formule célèbre : il parle de notre « insociable sociabilité ». Lanza del Vasto disait de même : l'homme est un animal « médiocrement social ».

La définition d'Aristote est donc juste, mais seulement à moitié. Des êtres sociaux, nous le sommes en partie, par vocation, par éducation. Mais nous sommes aussi, malheureusement, des êtres asociaux, farouchement égoïstes. Et nous sommes encore, mystérieusement, des êtres trans-sociaux, dépassant toute appartenance sociale et capable d'en changer. Décidément l'homme est toujours à la fois ce qu'il est, le contraire de ce qu'il est, et plus que ce qu'il est. Une belle énigme, une équation au troisième degré : qui nous en donnera la clé ?

## 9. Fragiles

J'insiste volontiers, dans cette chronique, sur la grandeur de l'homme : sa dignité, ses talents, son génie... Permettez-moi aujourd'hui de le regarder de plus loin et de plus haut, ou peut-être de plus bas et de plus près, pour considérer sa toute-petitesse et sa fragilité. Pour cela, inutile de se lancer dans de grandes théories : il suffit de constater ce fait évident, qu'un rien, un presque rien, déstabilise l'être humain !

Toutes les sagesse du monde ont constaté le caractère instable et vulnérable de notre condition. J'ai remarqué en particulier que les Psaumes, dans la Bible, reviennent souvent sur cette idée. Comme si l'homme d'aujourd'hui, malgré toutes ses conquêtes et ses découvertes, était bien le même qu'il y a trois mille ans. Comme s'il fallait admettre une fois pour toutes notre finitude et notre précarité.

De fait, au plan physique, un courant d'air un peu vif suffit à nous enrhummer ; un microbe qui traîne ici ou là nous empoisonne le sang, parfois nous tue ; un petit nerf de rien du tout, pincé entre deux vertèbres, nous cloue au lit ou nous tord de douleur. Et le Psalmiste, de dire : « *L'homme ! ses jours sont comme l'herbe, comme la fleur des champs il fleurit ; sur lui, qu'un souffle passe, il n'est plus, jamais plus ne le connaîtra sa place* » (102, 15-16). Ou encore, en forme de prière : « *Fais-moi savoir, Seigneur, ma fin, et quelle est la mesure de mes jours, que je sache combien je suis fragile* » (38, 5).

Au plan psychologique, ce sont nos humeurs qui varient et fluctuent : tel se lève le matin plein d'allant, mais se laisse rattraper par la grogne et se couche le soir en pensant que décidément, la vie est bien triste ; tel autre, d'un naturel optimiste, croit qu'il est à l'abri de toute mélancolie, mais essayez un peu de toucher à sa fierté, à sa réputation, et vous verrez sa réaction : ce bon monsieur paisible devient tout à

coup un loup furieux ! Au plan de nos opinions, de nos goûts, même inconstance. Regardez les sondages d'opinion, leurs variations, leurs contradictions... Et le Psalmiste de dire : « *Le Seigneur connaît les pensées de l'homme, il sait qu'elles sont du vent* » (93, 11).

Au plan sentimental, il faut l'avouer, notre affectivité est versatile et nos élans amoureux ne sont pas toujours fiables. Après le coup de foudre et la lune de miel, on ne sait pourquoi, l'incompréhension s'installe, et les amants d'hier commencent à se regarder de travers. La trahison, malheureusement, menace les plus solides amitiés ; il suffit parfois d'un mot pour les briser. Et le Psalmiste de demander : « *Vous, les hommes, jusques à quand ces cœurs fermés, ce goût du rien, cette course au mensonge ?* » (4, 3).

Au plan socio-économique, comme on dit, nous ne sommes pas tellement mieux lotis : on court après la richesse, et elle nous file entre les doigts. La plus belle situation n'est pas sûre, la crise peut frapper n'importe qui, et de toute façon, à la fin, il faudra tout quitter. « *Rien qu'un souffle, les richesses que l'homme entasse, et il ne sait qui les ramassera* » (38, 6-7), dit le Psalmiste. Et ailleurs : « *Leurs tombeaux sont pour toujours leurs maisons, eux qui avaient mis leur nom sur leurs terres ! L'homme dans son luxe ne comprend pas, il ressemble au bétail qu'on abat* » (48, 12-13).

Et pourtant, cet homme faible et changeant reste digne de respect et digne d'être aimé. Comment se nouent en lui grandeur et misère, dignité et vanité ? C'est un mystère. Comment Dieu, s'il existe, peut-il s'intéresser à lui, se pencher sur cette infime créature ? C'est le mystère des mystères. Nous essaierons d'en reparler.

## 10. Microcosme

J'aime l'idée que l'homme est un microcosme, un univers en miniature. Que tout ce qui existe dans la nature trouve, d'une certaine façon, son écho dans l'homme. Qu'il y a en nous de l'animé et de l'inanimé, du végétal et de l'animal, de la matière et de l'énergie, du corporel et du spirituel, bref, un peu de tous les éléments de la réalité qui nous entoure. Que nous en sommes une sorte de condensé, de synthèse, et osons le dire, de sommet.

J'aime cette pensée, car je retrouve en elle la sagesse des anciens et la science moderne ; la culture chinoise et la philosophie grecque ; la révélation biblique et l'humanisme laïque. Bien sûr, chacun de ces points de vue sur l'homme garde sa spécificité : le regard du savant ou de l'anthropologue n'est pas le même que celui du sage ou du maître spirituel. Mais c'est comme s'ils partageaient, au fond, une intuition commune, qui situe l'homme au centre de leurs préoccupations, et par là même, au centre de tout.

Oui, nous pourrions nous entendre sur cette vérité très simple, que dans le monde tel que nous le connaissons, il n'y a aucun être qui mérite autant l'attention que l'homme. Que c'est autour de lui et en fonction de lui qu'il faut juger des situations, des problèmes. Qu'en lui tous les fils se croisent, que toutes les dimensions et les degrés de l'être trouvent en lui leur point nodal, leur mystérieux carrefour.

Le mot d'environnement est à cet égard très révélateur. Le souci de la planète, comme on dit, est en vérité, et très légitimement, le souci d'une place juste de l'homme sur cette planète. L'environnement, c'est ce qui environne l'homme, ce qui accompagne et permet son existence, et non pas une réalité séparée et autonome. Les courants écologiques les plus radicaux, qui voient dans l'homme une sorte d'animal nuisible

pour la nature et qui souhaiteraient presque la disparition de l'espèce humaine pour permettre à la nature de retrouver son équilibre primordial, ne comprennent pas que l'homme est le prince de cette nature, son joyau, sa plus belle réussite, malgré la folie destructrice dont il se montre parfois capable.

On ne peut pas placer tous les êtres de la nature au même niveau, même s'ils sont tous interdépendants. On doit reconnaître, y compris d'un point de vue scientifique, que dans l'homme et l'homme seul, la nature accède à un seuil de complexité inouï, stupéfiant, merveilleux, qui le distingue des autres et le responsabilise. Et ce privilège, on peut l'exprimer en considérant que l'homme porte en lui la nature. Qu'elle se symbolise tout entière en lui. Qu'il en est solidaire comme l'arbre plonge dans la terre ses racines, pour se l'assimiler, la transformer, l'anoblir.

En ce sens on peut dire que dans l'homme, le règne végétal est présent, avec sa lenteur paisible, ses rythmes saisonniers, sa force profonde : ainsi dans la croissance du squelette, dans le développement des cellules, dans leur différenciation harmonieuse. Que dans l'homme, le règne animal est présent, avec sa vivacité un peu inquiète, son appétit parfois cruel, son astuce : ainsi dans nos instincts et certaines formes d'intelligence que nous avons en commun avec les animaux. Oui nous sommes un peu des arbres, un peu des bêtes, un peu des anges peut-être ? En tout cas poussières d'étoiles, dit Hubert Reeves, qui nous révèle par là notre parenté avec les galaxies. Nous avons, si j'ose dire, tété le lait de la Voie lactée. Nous sommes nés des puissances de la terre et des énergies du ciel. Et sur cette petite planète où nous avons émergé, c'est tout le macrocosme qui se penche, en quelque sorte, pour nous interroger : pour nous demander ce que nous allons faire de nous-mêmes et du monde. Sacrée responsabilité !

## 11. Uniques

Il y a quelque chose de vertigineux à considérer ce fait étonnant : que chacun de nous est unique et singulier. Que personne d'autre que moi n'est moi, que personne ne peut l'être, et que je ne peux être personne d'autre que moi-même.

Cette singularité de la personne humaine, qui n'empêche pas du tout que les personnes soient reliées entre elles, a été spécialement mise en évidence par le courant personnaliste, dont le représentant le plus connu est Emmanuel Mounier. Il soulignait le fait que c'est justement parce que la personne est unique qu'elle peut entrer en relation avec d'autres personnes uniques, pour former avec elle une communauté, une communion.

Il distinguait en ce sens, je trouve cette nuance très intéressante, la *personne* et l'*individu*, qui est seulement la partie anonyme d'un grand tout. L'*individu*, c'est le consommateur lambda, c'est l'électeur qui ne compte que par son bulletin de vote, c'est un numéro parmi des millions d'autres. L'*individu*, c'est ce qu'on recense, qu'on manipule, sur lequel on fait des calculs. L'*individu*, ça se remplace, comme un ouvrier sur une chaîne de montage. Les sociétés dans ce qu'elles ont de massif et d'impersonnel, sont des sommes d'individus, des agrégats d'êtres humains qui existent dans le tout et pour lui, comme la fourmi fait vivre la fourmilière.

Mais la *personne*, souligne Emmanuel Mounier, est beaucoup plus que cet individu auquel on la réduit parfois. La personne échappe à tout calcul, à toute logique instrumentale. Elle n'est pas au service du tout, c'est le tout qui est à son service. La communauté humaine, qui transcende toutes les sociétés de type animal, a ceci d'extraordinaire qu'elle vise des personnes – ou du moins le devrait. Dans les sociétés régies par la loi du groupe, l'individu inutile est éliminé. Les espèces

animales savent très bien écarter les membres du groupe qui sont faibles ou mal formés. Pour le bien de l'espèce, on les abandonnera ou on les fera mourir. L'humanité, et elle seule, est capable de renverser cette logique : de prendre soin des personnes, même malades, impotentes, improductives. De leur reconnaître une valeur, grandeur, une dignité. On le dit : « Tout homme est une histoire sacrée », et ce n'est pas une figure de style.

Mais je voudrais encore insister sur ce qui fonde cette grandeur, et qui est la singularité absolue de chaque être humain. Les parents qui perdent un enfant le savent bien : on ne remplace pas un enfant par un autre, et celui qui s'en va laissera pour toujours une place vide, que personne d'autre n'occupera. Certes, les liens familiaux font que par la chair et le sang, par les sentiments et l'éducation, nous sommes profondément reliés, unis. Le frère ressemble au frère, le fils à ses parents, le jumeau à son jumeau. Mais nous n'en sommes pas moins ontologiquement différents. Et la vie familiale, comme la vie sociale, devient un enfer si les personnes sont niées dans leur originalité.

Mais si elles sont reconnues et respectées, une harmonie devient possible, une polyphonie, une polychromie. Comme il nous est bon, n'est-ce pas, d'avoir non seulement un nom de famille, mais un prénom qui nous désigne comme unique ! Et comme je n'aimais pas ces années de lycée où nous étions réduits à notre nom de famille ! Dupont, Durand, ou même un nom à particule, n'est-ce pas commun et général ? La personne qu'on aime, c'est par son prénom qu'on la nomme, comme pour lui dire qu'elle compte plus que son milieu d'origine. On reconnaît en elle cet être sans égal, sans homonyme, sans équivalent dans le monde entier. Heureux celui qui pose ce regard-là sur un autre, et plus heureux encore, celui sur qui un tel regard s'est posé.

## 12. Misère et grandeur

De tous les penseurs qui ont médité sur le mystère de l'homme, Pascal est à coup sûr celui qui l'évoque de la façon la plus frappante, la plus contrastée, la plus inoubliable. Il nous a laissé des formules qui font désormais partie de notre culture, et que tout le monde connaît sans forcément savoir de qui elles nous viennent. Ainsi que « l'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » Ou encore que « l'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Mais ces phrases célèbres nous cachent leur vrai sens sinon les employons à la légère. Passez-moi l'expression : elles sont un peu bateau, si nous ne comprenons pas le drame qu'elles veulent nous signifier. Car la vision de l'homme qui est celle de Pascal n'a rien d'élégant, de littéraire : c'est une vision tragique. L'homme est pour lui comme déchiré, écartelé entre grandeur et petitesse, entre misère et gloire, entre mensonge et vérité. Toutes les pensées de Pascal à ce sujet révèlent le tiraillement, la contradiction intime qui définit pour lui la condition humaine. Voici par exemple ce qu'il en dit : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toute chose, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur ; gloire et rebut de l'univers. »

Mais ce contraste doit encore être correctement compris. Car ce n'est pas que l'homme serait, par exemple, à moitié bon et à moitié mauvais, à moitié grand et à moitié petit. Non, l'homme n'est pas misérable à demi : il l'est à fond, intrinsèquement, jusqu'à la racine. Du point de vue physique, parce qu'il est voué à la mort. Comme le dit Pascal avec une ironie cruelle : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie et tout le reste. On jette à la fin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. » Il faut savoir à ce sujet que Pascal

fut malade toute sa vie et mourut très jeune, à 39 ans. Du point de vue moral, ce n'est pas mieux : l'homme a un penchant invincible pour le mal, ou du moins pour la vanité et pour ce que Pascal appelle le divertissement, c'est-à-dire une manière de se fuir, s'oublier, de se perdre. « Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure ! », s'écrie-t-il (notez la contradiction : creux et plein).

Mais cette misère physique et morale, naturelle et surnaturelle, cette misère totale peut être le lieu d'une grandeur paradoxale. C'est ici que Pascal nous surprend, et qu'il surmonte son propre pessimisme. Il dit : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. C'est donc être misérable que de se connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable. » Ou ailleurs : « L'homme connaît qu'il est misérable : il est donc misérable, puisqu'il est ; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît. »

Ainsi la conscience de notre petitesse fait notre grandeur, comme la conscience de notre maladie est notre seule chance de guérison. C'est du dedans, du fond de notre misère que nous entrevoyons un rayon de lumière. C'est au plus bas que nous réalisons que nous sommes appelés à quelque chose d'immense, appelés par Quelqu'un d'infini. On ose à peine le nommer, ce Quelqu'un, mais puisque Pascal le fait, donnons-lui encore la parole : « Connaissez donc, dit-il quel paradoxe vous est à vous-même. Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme (c'est-à-dire le dépasse), et entendez de votre Maître votre condition véritable, que vous ignorez. Écoutez Dieu. »

### 13. Rire

Et si on prenait au sérieux la phrase de Rabelais qui dit que le rire est le propre de l'homme ? Et si on s'interrogeait sur le rire comme sur un acte spécifiquement humain ? Parmi tant de regards qu'on peut poser sur l'homme, n'y a-t-il pas ce regard biaisé, ce regard en coin, qui remarque en lui un être un peu décalé, insolite, comique et sensible au comique ?

L'éthologie, science du comportement, nous le confirme : l'homme et l'homme seul rit. L'animal a parfois un rictus de plaisir, d'ailleurs assez touchant : certains singes, certains chiens montrent les dents d'une façon qui n'a rien d'agressif et qui suggère plutôt qu'ils sont contents. Mais la drôlerie, la cocasserie, l'ironie, le jeu de mots, l'humour noir, la rigolade et toutes les variétés de ce qui nous fait rire vont bien au-delà ! C'est une certaine disposition d'esprit qu'il faut pour y accéder, et ce n'est pas pour rien que le même mot, *esprit*, concerne à la fois ce qui est drôle et ce qui est spirituel. On dit « avoir de l'esprit » pour parler de ceux qui savent nous faire rire, et on dit aussi que le propre de l'homme et d'avoir un esprit. Comme si le rire était la marque d'une sorte de délicieuse complicité, de reconnaissance mutuelle entre des êtres spirituels. Rire ensemble, c'est se comprendre, et si j'osais, je dirais volontiers qu'il n'y a pas d'amour sans humour.

Oh je sais bien qu'il y a aussi un rire méchant, un ricanement qui n'a rien de spirituel. On dit que le ridicule tue celui qui en est victime, ce qui montre bien que les rieurs peuvent être des assassins. Montrer les dents comme on le fait quand on éclate de rire, n'est-ce pas un peu montrer les crocs ? Curieux mélange possible, dans le rire, entre bonheur et cruauté. Mais laissons de côté ce rire-là, ce rire sans pitié qui est peut-être aussi, malheureusement, le propre de l'homme. Je vous parle ici du bon rire, celui qui ne fait de mal à personne et au contraire, qui fait du bien. Nos ancêtres, paraît-il, riaient

beaucoup plus que nous, et les médecins recommandent de rire au moins cinq minutes par jour. Il existe même une *rirothérapie* dont vous devinez le principe : il est très simple et ne ruine pas la Sécurité sociale. N'en riez pas, c'est très sérieux et très efficace ! Certaines entreprises font appel au rire pour ressouder une équipe, pour remettre de l'huile, c'est-à-dire de l'humain, dans les rouages. On ne peut plus se disputer quand on a vraiment et sincèrement rigolé ensemble. Les humoristes, en ce sens, rendent un grand service à la société, et je crois qu'on les aime parce qu'ils nous aident à nous aimer.

Quant à suspecter le rire d'être une chose dangereux et irréligieuse, comme dans le *Nom de la Rose*, ou des savants patibulaires affirment gravement que Jésus n'a jamais ri, quelle triste thèse ! Laissons-la aux grincheux, au rabat-joie, aux râleurs professionnels. Et cultivons la joie sous toutes ses formes, y compris celle-là.

Car elle nous est promise dans le Royaume, et textuellement dans l'Évangile où il est dit : « Heureux êtes-vous, qui pleurez maintenant, car vous rirez ! ». Faisons confiance à ce bonheur de rire du fond du cœur, dont personne n'expliquera jamais le secret. Je sais bien que Bergson, dans un livre célèbre, a eu là-dessus sa petite idée. Mais justement, elle est petite et très partielle, et elle laisse de côté tellement d'aspects du rire que sa théorie ne vérifie pas ! D'ailleurs un des délices du rire, c'est justement qu'on ne se l'explique pas. Quant à nous, sachons rire, sans trop savoir pourquoi. Et par cette fente mystérieuse dans la grisaille, par cette goutte de lumière, par ce je-ne-sais-quoi, cultivons la joie.

## 14. Verticaux

« Se tenir debout n'appartient qu'à l'homme », dit un auteur qui m'est cher, Lanza del Vasto. « Même les oiseaux du ciel sont assis sur leurs pattes et couchés dans leurs ailes pour le vol. » Il dit encore ceci, qui est très beau : « La verticale est la direction de l'homme, la marque impérative de son destin. L'homme se tient debout. Les animaux foncent en avant, tête basse : c'est devant eux, à ras de terre, qu'ils ont leur proie et leur but. L'homme debout est témoin que sa fin est Là-haut, et qu'il est ici pour faire le lien entre ciel et terre. »

Il y aurait, effectivement, bien des leçons spirituelles à tirer de notre statut de bipèdes. Je voudrais seulement y ajouter ici une réflexion très concrète sur le lien entre la verticale et la main. C'est évident : le fait de nous être redressés sur nos membres postérieurs, devenus nos membres inférieurs, a libéré ce qu'on appelle chez l'animal les membres *antérieurs*, et chez l'homme (belle expression) les membres *supérieurs*. Nos mains, au lieu d'être des pattes, des points d'appui, sont devenues libres de leurs mouvements, disponibles pour toutes sortes de gestes. Nos doigts se sont assouplis, distingués, déliés, acquérant une dextérité extraordinaire. Avez-vous vu les mains d'un pianiste courir sur le clavier ? Avez-vous réalisé tout ce que vos mains sont capables d'exprimer, de symboliser, de créer ?

Les chimpanzés, qui ont pourtant certaines capacités manuelles et qui marchent souvent sur leurs pattes arrière, ne savent pas prendre plusieurs objets avec une seule main. Si nécessaire, ils le feront avec deux mains ou même avec leurs pieds. Car le singe n'est pas un bipède : c'est plutôt un quadrumane, dont les mains et les pieds peuvent être affectés aux mêmes fonctions. Chez l'homme, au contraire, ces fonctions sont totalement distinguées. Le pied est uniquement un point d'appui, et la main, du coup, peut servir à tout le reste.

Nos jambes sont des colonnes, nos bras sont des antennes dirigeables dans toutes les directions.

Je pense que la danse est une exaltation de cette nouveauté formidable, de cette dignité qui fait de nous des êtres debout. Toutes les danses du monde jouent sur la verticale, sur l'équilibre incroyable dont elle nous fait bénéficier. Le danseur saute, rebondit sur ses pieds, fait de ses bras des ailes. Dans les danses indiennes et indochinoises, les mains des danseuses se déploient de façon magique. Leurs ongles très longs ne sont pas des griffes, mais des rayons de grâce. Les plus beaux mouvements de la danse antique ou moderne conjuguent toujours la verticale, ligne primordiale, avec des gestes ronds, des arabesques qui la mettent en valeur.

Le flamenco, tout spécialement, m'apparaît comme une fête, une célébration de notre verticalité. Que dit le corps du danseur de flamenco, par cette cambrure des reins qui exalte la droiture de son buste, par le libre jeu de ses bras et de ses mains, par ce regard fier qui tombe vers le sol, par le piétinement rythmé de ses talons ? Il dit à la terre : « Je te domine, je ne t'appartiens plus ! » Il dit : « Je suis debout, je suis un homme ! Je règne sur les autres êtres, tout l'univers est mon royaume. » Claquant des doigts, il convoque toute chose avec autorité...

Mais il attend aussi, avec une sorte d'anxiété, la femme, qui doit concélébrer avec lui le bonheur d'être debout. Et la voici qui arrive, toute frémissante, cette compagne espérée. Elle aussi se tient droite, bien que de façon plus souple. Elle aussi chante la joie d'être plus grand que tout ce qui nous entoure. Alegria !

## 15. Squelette

J'ai fait il y a vingt ans une visite très émouvante au Jardin des Plantes, à Paris. C'était avant que la grande Galerie de l'Évolution soit aménagée, mais on pouvait déjà y parcourir toute l'histoire de la vie, depuis ses premiers frémissements cellulaires, ses premières formes d'organisation, et à travers l'immense arbre du vivant, jusqu'à l'homme. La paléontologie, c'est la préhistoire en grand, en très grand, pensez donc : près de 4 milliards d'années ! J'ai donc fait un voyage vertigineux dans les profondeurs du passé de l'homme.

Et j'ai notamment admiré cette série de squelettes de toutes les tailles, de la souris à la baleine, qui montre clairement la parenté entre toutes les formes de la vie des vertébrés – dont la mienne. Le squelette, avec son axe central, sa tête et ses membres, c'est la structure d'un être. C'est son architecture première, non seulement matérielle mais idéale, sa « forme » : or, il est évident que cette diversité de formes représente une seule grande famille, une série de variations sur un thème unique.

Oui, les vivants se ressemblent, et s'enchaînent comme une suite d'efforts diversifiés permettant à un cerveau de se prolonger dans un corps. La boîte crânienne, contenant le cerveau, apparaît toujours comme le point de départ du système. À partir de là, l'axe cérébro-spinal, c'est-à-dire la colonne vertébrale, part comme une sorte de « membre » primordial, qui va se déployer en un thorax et un bassin, une poitrine et un ventre, puis donner naissance à ces « antennes » articulées que sont les membres, qui mettent le monde extérieur à distance, et qui permettent à la fois de le saisir et de s'y déplacer.

Ce schéma, je l'ai vu se répéter à travers les millénaires, en autant de formes que le milieu environnant le permettait, en

autant de coups d'essai qu'un génie inventif persévère à produire. J'ai deviné partout cette décision inaugurale et stupéfiante, par laquelle un vivant se met à exister. Oui, parmi ces fossiles vétustes, j'ai vu le Vouloir-vivre à l'œuvre.

À la fin de la visite, je tombe en arrêt devant un primate étrangement dressé sur ses pattes arrière, hilare, et qui semblait considérer toutes les autres formes de vie comme d'intéressantes ébauches fraternelles. Ce vivant-là ne me paraissait ni grand, ni petit, mais plutôt bien proportionné, et surtout, porteur d'une espèce de grâce que lui conférait la station verticale. Ce squelette-là, c'était celui d'un homme.

Alors que je fixais ses orbites vides, une petite fille arrive en gambadant, s'arrête devant la même vitrine, secoue ses boucles blondes – elle devait avoir sept ans – et dit, sur le ton le plus enjoué qui soit : « Et dire que c'est moi, ça ! » Je me penche, amusé, et doucement je lui demande : « Tu crois vraiment que tu es comme ça ? » Elle me regarde, elle me sourit (oh ! y a-t-il eu jamais un tel sourire au monde ?), me répond : « Non, bien sûr ! », et s'en va en sautillant.

J'avais l'impression d'avoir vécu une de ces secondes qui ne se produisent que tous les mille ans. Je suis resté là, à mi-chemin entre hébétude et illumination, abasourdi par mon propre mystère. J'ai compris que j'étais à la fois ce squelette et cet enfant, cette bête et cet ange. Oui, l'homme, c'est ce drôle d'animal qui sait qu'il en est un, et qui, par là même, prouve qu'il n'en est pas un ! L'homme, suspendu entre finitude et béatitude... Sur la vitre, mon reflet un peu flou se superposait à l'image fixe du squelette, et en même temps lui échappait. Lequel des deux était le fantôme de l'autre ?

## 16. Nus

Pour connaître l'homme, regardons-le naître. Regardons-le à sa naissance. Quel pauvre petit être, tout nu, tremblant, pleurant, si fragile ! Dès qu'il est sorti du ventre de sa mère, il faut l'envelopper de couvertures, faute de quoi il va mourir. Quelle différence avec les animaux qui naissent garnis de fourrure, de plumage, de pelage ou de carapace ! À peine un veau est-il né qu'il se dresse sur ses pattes avec une énergie incroyable. Le petit d'homme mettra un an à le faire, et encore : il titubera pendant des mois avant d'avoir une marche à peu près ferme. Regardez le lézard qui sort de son œuf, figolé, parfaitement équipé, capable de se débrouiller. C'est un adulte en miniature. L'enfant humain, c'est autre chose : il naît indigent, totalement dépendant, incapable de s'assumer.

Certes, les mammifères ont en commun de dépendre de leur mère, d'avoir besoin d'être allaité. Mais l'homme bat tous les records d'incapacité, pour ainsi dire, et de lenteur dans sa croissance. Il mettra des années, des dizaines d'années à devenir adulte.

Les biologistes appellent *néoténie* ce fait, pour une espèce, de donner naissance à des êtres immatures, qui viennent au monde alors qu'ils sont encore en gestation. On pense au bébé kangourou, qui est encore une larve quand il sort de l'utérus de sa mère, et qui ne survit qu'en restant dans une poche spéciale, une espèce de nid portatif. On pense aussi aux oisillons, bien sûr, le bec ouvert, attendant d'être nourris. Mais tous ces animaux iront le plus vite possible vers leur autonomie. L'homme, lui, s'attarde, musarde, prend son temps. À 14 ans, il pourrait, biologiquement, fonder une famille. Mais c'est plutôt un grand dadais qui se cherche, et qui se cherchera encore longtemps. On dit que l'adolescence – ou plutôt : *l'adulcescence* – dure aujourd'hui jusqu'à 30 ans !

Mais revenons à ce nouveau-né que nous avons tous été, nu, frileux, pelé. Malgré les vêtements dont on pourra l'entourer, il restera nu toute sa vie, comme le souligne le mythe de Prométhée. Car les animaux ont reçu des dieux de quoi se protéger : poil, plume, écaille... L'homme seul est sans enveloppe, sans défenses naturelles. « Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu j'y retournerai », dit le Livre de Job (1, 21).

Pourtant, osons nous demander : et si cette nudité n'était pas une misère, mais une marque et un signe de grandeur ? Et si elle révélait que dans ce monde et jusqu'à notre mort, nous sommes des êtres embryonnaires, des vivants en gestation, en projet ?

Je sais que l'idée peut surprendre, mais je ne la trouve pas si paradoxale. L'homme serait, en quelque sorte, un animal qui n'est pas encore né. Un vivant qui a besoin de toute sa vie pour naître. Un être si précieux, si important, qu'il lui faut beaucoup plus de temps que les autres pour devenir ce qu'il est. D'où sa fragilité durable et permanente.

Oui, nous sommes tous, en cette vie, de grands enfants, des bébés qui ont du mal à grandir. Mais cela même, je le répète, est notre grandeur. Nous sommes des êtres en croissance, en devenir. Notre être véritable est encore à venir. Et si le nouveau-né, dans sa nudité, nous touche et nous émeut, n'est-ce pas parce que nous reconnaissons en lui notre propre mystère ? Il est si petit, ce petit d'homme, et pourtant si porteur de promesses, de potentiel, de prodigieuses capacités ! Et si nous étions sur terre, de par notre première naissance, en vue d'une autre naissance, peut-être, au ciel ?

## 17. Mémoires

Au musée des arts royaux de Bruxelles, se trouve un célèbre tableau intitulé *Memories*. Il est l'œuvre d'un certain Fernand Khnopff, peintre symboliste mort en 1921. Certes, son nom est difficile à prononcer – et le titre du tableau n'est pas très explicite.

Mais cet artiste mélancolique, passionné de musique et de poésie, nous livre ici une toile tout à fait fascinante, peinte en 1889. Le tableau représente sept femmes en tenue d'époque, debout sur une pelouse, dans une lumière tamisée. Deux de ces femmes, à droite, en habit sombre, regardent vers le lointain. Les quatre autres, au milieu, devisent paisiblement. Sur le devant, à gauche, la seule à ne pas porter de chapeau se tourne vers nous en ajustant son chignon. Leur port de tête est élégant, leurs longues robes cintrées sont de couleurs diverses. Au loin le soleil se couche, noyé dans les nuages. L'atmosphère du tableau est sereine, mais un peu troublante, on se demande pourquoi... jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que les sept personnages n'en sont, en réalité, qu'un seul. Les sept femmes ont le même visage : celui de Marguerite, la sœur du peintre, unique modèle du groupe ici représenté.

Alors le titre du tableau – *Memories* – s'éclaire. On dirait que l'artiste veut montrer qu'une même personne peut avoir, en quelque sorte, plusieurs identités dont on peut faire mémoire, plusieurs vies dont on peut se souvenir. Car ces sept femmes, discrètement, symbolisent divers âges ou aspects de la vie. Celle qui nous regarde, en robe rose, serait sans doute la jeunesse ; celle qui s'éloigne, en noir, la vieillesse. Parmi les cinq autres, il y en a une qu'on voit à peine : symbole, peut-être, d'une période de la vie où l'on reste caché, ignoré de tous. Une autre au contraire, en robe jaune, a beaucoup de présence : symbole d'une heure de gloire, d'un grand moment de

bonheur... Et pourtant c'est bien, ici et là, le même être qui se présente à nous et se retrouvent lui-même.

Ce portrait à plusieurs faces est une belle image de nos vies, qui se déclinent toujours sur plusieurs modes, dans divers contextes, parfois dans plusieurs pays. Non seulement nous changeons de lieu, de milieu, de mission, de métier, d'âge, de fréquentations, mais intérieurement nous sommes pluriels, démultipliés, quelquefois divisés ou éclatés. N'est-ce pas un enjeu capital que de trouver l'unité, l'harmonie de cet ensemble ? Comment faire dialoguer toutes les parties de notre unique personne, comment être en colloque, en conversation plutôt qu'en conflit avec soi-même ?

Je note sur le tableau un détail amusant : chacun des personnages tient une raquette, de façon discrète, mais significative. Comme si elles s'apprêtaient à échanger des balles, ou comme si elles venaient de le faire. Et si ce jeu symbolisait l'harmonie recherchée ? Et si chacun de nous, à l'intérieur de soi, était invité à jouer, à faire circuler quelque chose, à rebondir de son passé vers son avenir, à ne rien oublier de ce qui est en lui, de ce qui est lui ? Et si, sur cette colline, dans la lumière du soir, nous avions un jour rendez-vous avec nous-mêmes, dans tous les costumes que nous aurons endossés, dans toutes les dimensions de ce que nous aurons été ?

À ce moment-là, espérons qu'une grande douceur nous visitera, comme celle qui plane sur ce mystérieux tableau. Que nous saurons nous concilier, nous réconcilier avec nous-mêmes ; que nous serons capables, enfin, de nous reconnaître tels que nous sommes et tels que nous avons été. Espérons aussi qu'un grand frère, un grand artiste, saura alors nous envelopper dans son regard, en faire le dessin final et nous immortaliser.

## 18. Origines

Qu'est-ce que l'homme ? D'où vient-il ? Durcissons un peu la question et le débat qu'elle suscite : l'homme, enfant de Dieu ou descendant du singe ? La théologie le présente comme une créature divine, la paléontologie comme un être de la nature. La foi voit en lui une trace de transcendance, une dimension céleste, la science en reste au plan terrestre. La Bible nous dit qu'il est promis à une vie éternelle, la biologie nous dit qu'il est seulement mortel.

Entre ces deux approches, certains voudraient qu'il y ait une opposition frontale, une incompatibilité radicale. D'un côté les créationnistes, arc-boutés sur une lecture littérale et fondamentaliste de la Genèse, considèrent la théorie darwinienne de l'évolution comme une impiété et une abomination. De l'autre, les évolutionnistes scientifiques, enfermés dans un matérialisme étroit, n'ont que mépris pour une vision croyante de l'homme.

En vérité, les premiers rendent un très mauvais service à la religion, et les seconds à la science. Car ils ne comprennent pas, les uns ni les autres, que le débat est complètement faussé tant que l'on ne distingue pas les plans. La science tente de décrire l'apparition de l'homme au niveau des faits ; elle décrit le « quoi » et le comment. La foi se pose, quant à elle, la question du sens ; elle s'interroge sur le « qui » et le pourquoi.

On ne doit pas confondre les deux discours, ce qui n'implique pas pour autant de les séparer totalement. Nous devons comprendre ce que ces deux démarches nous apprennent, mais aussi être capables d'établir des ponts entre elles. C'est un des grands défis pour la science de demain, que de mieux se situer par rapport aux questions métaphysiques, sans exclusive, sans arrogance, avec un vrai respect. C'est un

des grands défis aussi, pour les croyants, d'accueillir les découvertes de la science avec émerveillement et lucidité.

Pour faire comprendre leur différence et leur complémentarité, je voudrais prendre une image simple. Et puisque nous nous interrogeons sur l'origine de l'homme, demandons-nous ce qu'il en est de notre propre naissance.

Vous voulez savoir d'où vous venez, comment votre histoire a commencé ? Pour cela, vous pouvez retrouver la clinique où la chose s'est passée, les registres médicaux qui en gardent mémoire, peut-être même l'obstétricien qui était présent ce jour-là. Il vous dira que vous êtes né à 14h22 ; que vous pesiez 3,4 kg ; que vous avez plus ou moins crié. Il attestera que tel être humain est bien votre mère, et au besoin, confirmera par un test génétique que telle autre être humain est bien votre père.

La science fournit ainsi un tas d'informations sur les circonstances de notre origine, personnelle et collective. Mais elle ne répond pas à la question de fond : d'où je viens, qui je suis ? Pourquoi suis-je sur la terre ? Redisons-le, la science décrit les faits, elle ne livre pas le sens. Elle s'arrête au seuil de l'essentiel.

Pour aller plus loin, vous interrogerez d'autres sources, qui ne sont pas forcément chiffrées, d'autres interlocuteurs qui ne seront pas nécessairement en blouse blanche. Vous demanderez à votre mère, si vous avez la chance qu'elle vive encore, de vous raconter votre venue au monde, de vous décrire ce petit être tout neuf que vous étiez. Elle se souviendra du rayon de soleil qui s'est posé sur votre joue, des larmes qui coulaient sur les siennes. Elle vous dira que votre père vous a pris dans ses bras, vous a trouvé si touchant, si léger. Elle vous dira, j'espère, que vous étiez attendu, choyé. Elle fondera, comme la foi, votre existence dans une espérance : celle d'exister pour Quelqu'un ; celle d'être aimé.

## 19. Visage

Une maladie terrible, une de celles qui ne tuent pas le corps, mais qui affectent la personne de la façon la plus profonde et la plus douloureuse, est le syndrome de Moebius. C'est une dégénérescence des muscles de la mâchoire qui empêche les personnes d'articuler et de sourire. Leur visage devient un masque de chair, épais, défait, parfois baveux. Leurs joues et leurs mâchoires s'affaissent, rendant leur regard lui-même éteint et inexpressif.

Ces visages, surtout dans la vieillesse, portent toute la détresse du monde. Certains auront la chance de bénéficier d'une greffe, qui leur rendra une apparence moins anormale, un semblant d'expressivité. Mais la plupart finiront comme cet homme au mufle monstrueux, qui disait avec une extraordinaire humilité : « Une opération ? Non, pas pour moi, je suis habitué à mon handicap... Et d'ailleurs, si on m'écoute bien, on peut quelquefois m'*entendre* sourire... ».

Pourquoi un tel handicap est-il si lourd à porter ? Parce que le visage est cette partie de notre corps où ce qui est plus grand que notre corps, c'est-à-dire notre âme, notre personne, se symbolise et se donne à voir. Frapper un visage, blesser un visage, c'est porter atteinte à la dignité de la personne ; c'est viser ce qu'elle a de plus précieux, de plus sacré. L'aristocrate et le gentilhomme du XVII<sup>e</sup> siècle le savaient bien : lorsqu'ils provoquaient quelqu'un en duel, ils lui jetaient un gant à la figure, et cette gifle fatale signifiait que l'un des deux allait mourir. On dit d'ailleurs qu'en société, il faut faire bonne figure, et les soins extraordinaires dont certains d'entre nous (et, osons le dire, surtout certaines) entourent leur visage, lui consacrant parfois de très longs moments en début de journée, confirment que cette chose n'est pas une chose : on n'a pas un visage, on *est* un visage, on est celui que notre visage révèle et exprime.

J'ai eu devant les yeux, l'autre jour, celui d'une femme que j'oserais dire quelconque. Un menton lourd, de grandes joues plates, un teint olivâtre, un regard brun entre des yeux rapprochés ; une femme du sud, comme on en croise dans les villages de Grèce ou de Roumanie. Visage ordinaire, que certains diraient vulgaire. Pourtant, de cet instant très bref où je l'ai entrevue – c'était par la vitre de ma voiture –, j'ai gardé, je ne sais pourquoi, une impression forte : l'intuition et la certitude qu'il est possible de remonter de n'importe quel visage à sa beauté secrète, à sa dignité cachée ; du corps le plus ordinaire à la grandeur de l'âme, à l'unicité de la personne. Ce n'était pas seulement une possibilité, mais un devoir et une urgence. Tant de visages attendent qu'on les regarde avec respect !

Voici un visage humain, épais ou émacié, mobile ou statique, juvénile ou fripé, peu importe. Il occupe une portion d'espace comme n'importe quel objet du monde. Voici un visage vu comme un objet. Mais je ne comprends rien à son énigme tant que cette fleur fermée ne m'ouvre son regard, sa parole, son sourire. Tant que le « quoi » de la chose ne s'anime en « qui » de la personne. Cette émergence est un miracle pour celui qui en fait l'expérience. Un autre jour – c'était dans le brouhaha d'une gare –, j'ai vu (oh ! cela n'a duré qu'une demi-seconde...) une personne sourire à une autre personne. Et là encore, je ne sais pourquoi, j'en ai gardé une joie très douce. Oui, le visage, tout visage, lorsqu'il nous fait la grâce de se montrer à nous, a comme un secret à nous dire. On devrait l'accueillir comme une révélation.

---

## 20. Yéti

*Tintin au Tibet* est reconnu comme un chef-d'œuvre parmi les aventures du célèbre reporter. Dans cette bande dessinée, Hergé semble avoir donné le meilleur de lui-même, pour le bonheur de ses lecteurs. Le graphisme, les couleurs, l'amitié qui est le fil conducteur du livre, la magie des montagnes enneigées, tout nous entraîne à la recherche du jeune Tchang, perdu dans l'Himalaya, vous vous en souvenez, suite à un accident d'avion.

Mais le personnage central, qu'on aperçoit peu, est évidemment le yéti, l'abominable homme des neiges. Pas si abominable que ça, d'ailleurs, puisqu'il a recueilli Tchang, l'a nourri, l'a sauvé. À la dernière page du livre, Tintin et le capitaine Haddock, qui ont retrouvé leur jeune ami et qui le ramènent vers la civilisation, entendent au loin le yéti pleurer et ils se demandent : est-ce un animal ou un être humain ?

Je ne vais pas vous faire ici une lecture détaillée du livre, qui est riche de symboles et de messages cachés. Mais oublions les détails de l'histoire et attachons-nous à la figure de ce demi-humain qu'elle met en scène : le fameux yéti. Pourquoi cet être nous fascine, plus qu'il ne nous horrifie ? « Abominable homme des neiges » : l'expression révèle une sorte d'hésitation à le faire pencher soit du côté de l'horreur, soit du côté de la blancheur. Il nous répugne et nous attire. Il vit dans les bassesses de l'instinct et dans la pureté des cimes. Il est sombre comme la caverne où il a trouvé refuge, et pourtant, il vit sur le toit du monde.

Et s'il était le symbole de notre ambivalence, de l'entre-deux dans lequel nous sommes tous pris, de l'équilibre impossible dans lequel nous nous débattons entre notre animalité originelle et notre vocation divine ? Oui, le yéti, c'est nous, c'est l'homme : une espèce de grand singe qui se promène

sur les hauteurs, un animal qui n'en est plus vraiment un, une drôle de bête à part de toutes les autres, un être à la fois proche du ciel et prisonnier de sa pauvreté, de ses limites.

Le yéti, c'est l'homme à l'état d'ébauche, c'est l'être partiellement humain : or nous le sommes tous, à l'état d'ébauche, et nous sommes tous un peu humains, mais pas assez. Nous sommes comme lui, à la fois grands et petits. C'est pourquoi il nous touche, et c'est pourquoi le Très haut, comme Tintin, pose sur lui un regard de tendresse. Il représente la créature à mi-chemin entre ciel et terre, un peu perdue dans son grand corps, mais où palpite un grand cœur. Car tel est le secret du yéti : qu'il est capable d'aimer.

Vous me direz : tout cela n'est que de la fiction, il n'y a pas de yéti dans l'Himalaya ! Pas si sûr... Beaucoup de légendes ont un fond de vérité, et peut-être savez-vous que dans d'autres régions du monde, on parle d'êtres semblables à celui-là : dans le Caucase, on l'appelle l'*Almasty*, en Afghanistan et au Pakistan, il est connu comme le *Barmanou* ; dans les Montagnes rocheuses d'Amérique, il est appelé le *Sasquatch*, ou encore le *Big Foot*. Certains prétendent l'avoir photographié, ou avoir découvert ses empreintes...

Se peut-il que certains hominidés, ou hominiens, soient restés à part de la grande aventure humaine ? Est-il possible que quelques représentants de nos origines subsistent quelque part, farouches, cachés, se nourrissant d'herbes et de racines ? Ce n'est pas totalement impossible. Mais osons dire : si c'est le cas, souhaitons qu'on ne les trouve jamais, car ce serait pour leur malheur. Oui, souhaitons qu'ils s'éteignent avant qu'on ne les découvre. Et quant à nous, essayons de devenir pour de bon des hommes.

## 21. Levinas

Emmanuel Levinas est un philosophe juif, d'origine lituanienne, dont la vie a été durement marquée par la guerre. Dès 1914, sa famille émigre en Ukraine, où, pendant son enfance, il assiste à la révolution russe. Réfugié en France en 1920 et ayant obtenu la nationalité française, il est mobilisé en 1939, mais bientôt capturé par l'armée allemande et interné pendant cinq ans dans un camp d'officiers. Presque tous les membres de sa famille, pendant ces années terribles, seront exterminés par le régime nazi.

Libéré en 1945, il entreprend la rédaction d'une œuvre très originale et très méditative, unique en son genre, centrée sur la question de la relation à l'autre homme et sur le mystère du visage humain. Une œuvre enracinée dans la tradition juive, mais que les chrétiens lisent et relisent avec admiration. Et comme en signe discret de la proximité des deux religions, il meurt le 25 décembre 1995, jour de Noël, naissance de l'Emmanuel.

Pourquoi vous parler de ce philosophe dans une émission intitulée « Regards sur l'homme » ? Vous l'avez deviné, parce que Levinas a voué sa vie à ce projet : regarder l'homme, le regarder sans chercher à acquérir sur lui une connaissance ou un savoir. Le regarder, non comme une chose parmi les choses, mais comme ce qui, dans le monde des choses et de la science des choses, fait résolument exception. Le regarder en renonçant à la prétention d'expliquer, ou même de comprendre, cela que nous avons devant les yeux.

Car le visage humain tranche sur tout ce qui l'entoure : il est comme une trouée de lumière dans un ciel nuageux. Le visage humain n'est pas de ce monde, il y fait irruption comme venant de plus loin. Les choses du monde nous plaisent ou nous déplaisent, nous donnent envie ou non de les posséder : mais le

visage échappe à cette alternative. Qu'il soit beau ou laid, séduisant ou austère, il arrête notre regard, car il est justement ce qu'on ne peut posséder. Qu'il soit jeune ou vieux, celui d'un enfant ou d'un vieillard, il nous invite et presque, nous force au respect. Oui, tout visage, perçu dans ce qu'il a d'unique, est une énigme, un appel silencieux.

Mais comment préciser ce qui fait la différence entre un visage et toute autre chose du monde ? La réponse de Levinas nous révèle le contexte dans lequel sa pensée a germé : celui de la guerre la plus meurtrière de l'histoire, pendant laquelle l'homme fut tellement nié, violenté, bafoué. "Le visage, dit-il, est exposé, menacé, comme nous invitant à un acte de violence. Mais en même temps, le visage est ce qui nous interdit de tuer". "Les récits de guerre, poursuit-il, nous disent en effet qu'il est difficile de tuer quelqu'un qui vous regarde de face". "Le visage est ce qu'on ne peut tuer, ou du moins ce dont le sens consiste à dire : "Tu ne tueras point".

Intuition magnifique, formule inoubliable. Dans ce désert moral qu'est l'enfer de la guerre, règne de la violence, seule subsistait l'oasis du visage comme une timide espérance, comme un infime bourgeon de vie. Dans le camp de travail où Levinas fut enfermé, combien de regards durs, de regard de mépris a-t-il dû croiser, mais aussi combien de regards qui disaient : « Je suis un homme, je reste un homme. » Et comment douter que certains soldats allemands eux-mêmes, malgré leur uniforme, se laissaient traverser par cette intuition, par cette obligation de respect ? Cinq ans de face-à-face, de promiscuité, de pauvreté, de dénuement radical nous ont valu, comme un fruit paradoxal de ce malheur, une des plus belles pensées du XX<sup>e</sup> siècle. Emmanuel Levinas, soyez-en remercié.

## 22. Kant

Et si, pour regarder l'homme, nous faisons un petit tour du côté de la philosophie de Kant ? N'ayez crainte, je ne vais pas dresser devant vos yeux la *Critique de la raison pure*, ce monument de pensée bourré de mots compliqués. Je vais plutôt me tourner vers la *Critique de la raison pratique*, qui, certes, n'est pas plus facile à lire, mais qui traite de questions qui nous touchent de plus près, et qui nous dit quelque chose de très important au sujet de l'homme.

Précisons que la raison *pratique* n'a rien à voir ici avec le sens pratique qu'il faut pour monter l'étagère que vous avez achetée chez IKEA. Car ce sens-là, certains l'ont, d'autres ne l'ont pas, et ce qu'il permet d'atteindre, ce sont des objectifs limités : monter une étagère, faire des affaires ou vendre des aspirateurs. La raison pratique, c'est beaucoup plus fondamental et ça existe en tout homme. C'est le sens moral, le sens du bien et du mal, la raison *éthique*.

La question que se pose Kant, c'est de savoir si nous pouvons nous entendre sur une règle morale universelle, valable pour tous les hommes et en tout temps. Il cherche à définir ce qu'il appelle un *impératif catégorique*, c'est-à-dire une loi éthique indépendante des circonstances, et que tout homme doué de raison reconnaîtra comme incontestable. Il en donne plusieurs formulations dont voici à mes yeux la principale. Je vous la lis lentement : « Agis de telle façon que tu considères toujours l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne d'autrui, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. »

Vous avez remarqué que dans cette formule, l'homme est au centre : « l'humanité », « ta personne », « la personne d'autrui ». De fait, c'est en fonction de ses effets sur l'homme qu'un acte est moral ou non. Envers les objets inanimés, mais

aussi les végétaux et les animaux, nous n'avons pas d'obligations formelles, mais seulement conditionnelles (Kant dit : hypothétiques). Nous ne devons pas aux choses, ni aux plantes, ni aux bêtes, le respect inconditionnel que nous devons à l'homme.

Car l'homme et l'homme seul est un but en soi et ne peut jamais être réduit à l'état de moyen ou d'instrument. Les choses, nous les fabriquons, les plantes et les bêtes, nous les consommons : à nous de le faire de façon sage et humaine plutôt que brutale et inhumaine. Mais la mesure de notre action, pour qu'elle soit « humaine », se trouve dans l'homme. C'est notre humanité que nous honorons quand nous agissons de façon morale, c'est elle que nous bafouons quand nous agissons de façon immorale.

Ainsi l'homme, dans le monde, fait exception. On ne peut pas, on ne doit pas l'acheter ou le vendre, même si on peut rétribuer son travail. Il peut faire du commerce, mais n'est pas commercialisable – d'où le refus de l'esclavage. Il n'est pas un objet de profit – d'où le refus du capitalisme sauvage. Il n'est pas un matériau biologique – d'où le refus de l'eugénisme.

Et le respect dont il est digne n'est pas seulement dû aux autres hommes, mais aussi à soi-même : « aussi bien dans ta personne que dans la personne d'autrui », dit Kant. On ne vend pas son propre corps, d'où l'indignité de la prostitution ; on n'aliène pas sa propre âme, d'où le danger de la drogue. Et sur combien d'autres problèmes, avortement, euthanasie, gestation pour autrui et j'en passe, cette pensée peut nous fournir de précieux éclairages ! Décidément, le bon vieux Kant ne mérite pas d'être oublié.

## 23. Sartre

« L'enfer, c'est les autres », comme disait l'autre... On sait que cette formule de Sartre se trouve dans *Huis clos*, pièce de théâtre de 1943, où un homme et deux femmes se découvrent enfermés dans une même pièce et s'aperçoivent qu'il s'agit de l'enfer. Car tous les trois sont morts : pour eux les jeux sont faits, le temps s'est arrêté, et par conséquent chacun ne peut que ressasser son passé sans jamais en sortir, revisiter sa vie sans rien y changer, dans une sorte de transparence impitoyable, de promiscuité insupportable où chacun voit tout et sait tout des autres, sans possibilité de repli.

C'est ce double enfer que Sartre a voulu décrire : celui d'une vie figée, privée de liberté – comme c'était le cas sous l'Occupation nazie ; celui d'une vie où le regard des autres nous surveille et nous oppresse – comme dans les régimes totalitaires, où chacun se sent à tout moment espionné, suspecté, potentiellement accusé.

L'enfer évoqué par Sartre, c'est donc d'abord une situation concrète : celle d'une France écrasée par la botte allemande, dominée par ce « grand autre » qu'était l'armée nazie ; celle, aussi, d'une France divisée entre collabos et résistants, les uns suspectant les autres et parfois les tuant. On ne saurait nier que cette situation avait, effectivement, quelque chose d'inférieur, et à ce premier niveau de lecture, on ne peut que donner raison à Sartre.

Mais au-delà de son contexte historique, la phrase a un sens beaucoup plus large, qu'on est en droit d'interroger car elle implique une certaine vision de l'homme. Pour Sartre, elle signifie que nous dépendons trop de l'opinion des autres et que nous devons nous en affranchir. « Si je me mets dans la totale dépendance d'autrui, alors en effet je suis en enfer », dit-il, « et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer

parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. » Je comprends bien le sens de cette explication, mais je dois dire qu'elle ne me convainc pas totalement.

Car ici comme partout dans sa philosophie, Sartre reste hanté par le souci d'affirmer sa liberté de façon purement autonome, indépendante non seulement du jugement d'autrui, mais de tout jugement moral et de toute transcendance. Quoiqu'il en dise, son existentialisme est moins un humanisme qu'un individualisme ! Il ne veut avoir aucun compte à rendre, ni dans ce monde ni dans l'autre – ce qui ne l'empêchait pas, soit dit en passant, d'avoir beaucoup d'amis : mais fondamentalement, Sartre ne veut dépendre de personne d'autre, et cette attitude me paraît l'expression d'une excessive solitude, voire d'un égoïsme forcené.

Car en identifiant l'enfer aux autres, c'est-à-dire l'altérité avec la perte de ma liberté, je passe à côté d'une idée essentielle : c'est que l'autre n'est pas seulement l'obstacle avec lequel ma liberté doit composer habilement, mais aussi celui qui me libère. Celui avec qui et grâce à qui je suis plus libre qu'en étant seul. Les amoureux le savent bien, ils sont encore plus libres quand ils sont ensemble ! « Tu n'existes que par tes liens », dit Saint-Exupéry...

S'il y a un paradis, nous n'y entrerons pas tout seul, mais les uns grâce aux autres, dans une secrète complicité, une mystérieuse solidarité les uns avec les autres. Non, cher Jean-Paul, on ne peut pas dire que l'enfer, ce soient les autres, ni se prendre soi-même pour le paradis. Mais nous aurons tout le temps, au ciel, de reprendre cette question et d'en discuter à loisir !

## 24. Anthropique

D'où vient l'homme, et comment se fait-il qu'il existe ? Peut-être avez-vous entendu parler, à propos de cette question, du « principe anthropique » – du mot *anthropos* qui signifie homme. C'est une hypothèse, non une certitude, ni une théorie scientifique avérée, mais certains savants l'envisagent avec intérêt. Je voudrais vous en dire quelques mots.

Cette hypothèse part d'un constat de type mathématique. Nous savons aujourd'hui quelles sont les principales lois qui régissent l'univers. Il y en a quatre, nucléaire forte, nucléaire faible, électro-magnétique et gravitationnelle. Tous les événements qui se produisent dans le monde leur obéissent, de façon rigoureuse et chiffrée : par exemple la loi de la gravitation repose sur une constante universelle,  $g$ , qui fait  $6,67 \times 10^{-11}$ . C'est très petit,  $10^{-11}$  : il faut dix zéros après la virgule avant d'y arriver !

Nous connaissons aussi les principales propriétés de cet univers, sa structure spatiale et temporelle, les particules qu'il contient, la vitesse de la lumière et autres paramètres que la science a chiffrés de façon très précise : par exemple pour la lumière,  $299.792,458$  km/s. C'est très grand, la lumière va très vite, mais là aussi c'est une donnée tout à fait constante.

Or la conjugaison de ces lois et de ces propriétés, les unes extrêmement petites, les autres extrêmement grandes, a donné naissance à un monde où il existe un être capable de connaître ce monde, ses lois, ses propriétés : l'homme. Un drôle d'être, contenu dans le monde, puisqu'il en fait partie, mais qui en quelque sorte le contient, puisqu'il le connaît. Un être en qui, pour ainsi dire, le monde prend conscience de lui-même.

Nous avons donc sous les yeux deux réalités à mettre en rapport : d'une part les paramètres de l'univers, définis dès les origines, d'autre part le résultat de leur combinaison – résultat

étonnant, avouons-le. Car pour que l'homme existe, il faut que les propriétés de l'univers se nouent en lui de manière très spéciale et très particulière : que la matière, en lui, fasse émerger, ou laisse émerger, comme on voudra, l'esprit et la pensée.

On a donc mathématisé ce rapport. On a calculé quel degré de précision exigeait le point de départ pour que soit possible le point d'arrivée. Car on s'est aperçu que si la gravitation ou la vitesse de la lumière étaient, si peu que ce soit, plus grandes ou plus petites, l'univers s'écraserait sur lui-même ou se dissoudrait dans le vide. Si les données initiales du cosmos étaient à peine différentes, les atomes dont nous sommes faits n'existeraient même pas – sans parler de toutes les autres conditions requises pour que l'homme apparaisse.

L'astrophysicien Trinh Xuan Tuan compare le problème au tir d'une flèche. C'est comme si, dit-il, un archer devait atteindre une cible d'un centimètre carré à 15 milliards d'années-lumière – sachant qu'une année-lumière fait 1000 milliards de kilomètres. Or il l'a atteinte, puisque nous sommes là, capables de nous retourner sur ce passé pour essayer de savoir d'où nous venons. Si improbable, si inouï que cela pouvait sembler, l'univers a donné naissance à un être doué de conscience.

Les croyants, bien sûr, verront dans ce fait la trace d'un dessein supérieur, d'un projet divin. Mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour concevoir le fameux principe anthropique. Car celui-ci ne présuppose pas la foi en un Dieu créateur : il dit simplement que l'homme, être de conscience, était comme préinscrit dans l'histoire de l'univers. Qu'en lui la nature « se donne à penser » en produisant un être qui la pense. Que la conscience est, pour ainsi dire, une propriété émergente de la matière. Que le cosmos est le berceau de l'anthropos. Et pourquoi pas ?

## 25. Loups

Il paraît que « l'homme est un loup pour l'homme ». Formule célèbre qui n'est pas de Hobbes, comme on le croit, mais bien plus ancienne, puisque c'était un proverbe latin : *Homo homini lupus*. Tout le monde comprend ce que cette image veut dire : que l'homme est un être cruel, impitoyable envers son prochain, et qu'il vaut mieux éviter de tomber sous ses crocs. Elle dit aussi que les hommes sont entre eux des rivaux, sous la loi du plus fort, et que leurs relations sont dominées par l'ambition, la domination et la peur. Car on sait bien que le « grand méchant loup » fait peur, et si l'homme lui ressemble, c'est qu'il a, comme on dit, les dents longues...

Nous voici donc, nous les hommes, assimilés à de féroces carnassiers. Soit dit en passant, ce n'est pas très gentil pour le loup, qui est bien moins cruel qu'on ne pense, et qui est plutôt un animal réservé et craintif. Certes, dans une meute de loups, il y a un ordre hiérarchique très strict, mais on se tromperait à y voir une quelconque méchanceté : c'est plutôt un moyen de protéger l'espèce. En favorisant les plus vigoureux, la nature veille à la qualité de la reproduction. Le loup n'est donc ni bête, ni méchant : il est plutôt prudent et intelligent. Et puisque je parlais de loi de la jungle, souvenons-nous que Mowgli, dans le chef-d'œuvre de Kipling, est élevé et protégé par des loups. Ici, n'est-ce pas, c'est plutôt le loup qui ressemble à l'homme que le contraire...

Mais revenons à l'homme. Est-il vrai, dites, que nous soyons des êtres durs et sans cœur ? Ce qui m'a toujours inquiété, dans la phrase « L'homme est un loup pour l'homme », ce n'est pas tant la phrase elle-même que le ton d'indifférence sur lequel, le plus souvent, on la dit. Comme s'il fallait se résoudre à ce que l'homme, au fond, soit un être sans pitié. Comme si l'inhumain faisait partie de l'humain.

Car il y a quelque chose de cynique – mot qui, comme par hasard, vient du mot chien – à nous comparer au loup, si c'est pour dire que nous sommes comme lui un être amoral. Car celui qui dit cela a un petit sourire en coin, une sorte d'ironie dont je me méfie. Goebbels et Eichmann, voyez-vous, en envoyant des millions de juifs à la mort, aurait pu tranquillement se justifier de leurs méfaits en disant que l'homme était un loup pour l'homme. Le sadique, le pervers, le tortionnaire, le dictateur sans foi ni loi se réclameront volontiers de cette sentence. Et comme dans la fable de La Fontaine, « Le loup et l'agneau », on verra ces loups-là dévorer qui ils veulent, en se donnant de bonnes raisons de le faire. Vous connaissez l'histoire et vous savez comment elle finit.

Et bien non, osons le dire : quand l'homme est un loup, il n'est plus un homme, et tous ces mangeurs d'hommes qui voudraient nous faire croire que la violence est normale, que c'est toujours le plus fort qui gagne, qu'il n'y a qu'à l'accepter et se laisser manger comme l'agneau de la fable, « sans autre forme de procès », ceux-là, résistons-leur. Ne les laissons pas nous dévorer. Je ne vous dis pas de les mordre ni de les déchieter : les affronter de cette manière ne serait pas très efficace. Mais montrons-nous rusés, intelligents. Tendons-leur de beaux pièges, et qu'ils tombent dedans. Laissons les hommes-loups, les hommes-lions, les grands fauves se dévorer entre eux. Et soyons, quant à nous, des hommes doux, des hommes bons, des hommes heureux.

## 26. Humanum

Une des plus belles phrases de l'Antiquité nous vient de Térence, auteur latin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui mérite d'être connu rien que pour cette pensée. Au début d'une de ses pièces de théâtre, il fait dire à un des personnages : *Homo sum, humani nil a me alienum*. « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. »

Je trouve cette idée magnifique : que ce qui est humain se retrouve dans tous les hommes, c'est-à-dire en chacun de nous. Que nous sommes, chers amis, de la même pâte, du même tissu, de la même chair, et par conséquent, profondément solidaires les uns des autres, étant de même nature et de même structure. Nous nous contenons et nous reflétons, pour ainsi dire, les uns les autres. Ce qui est en moi se retrouve en toi, en lui, en chacun, pas identique, bien sûr, mais semblable, proche, similaire.

N'est-ce pas précisément cela qui fait de tout homme mon prochain ? Et n'est-ce pas ce qui éclaire, paradoxalement, nos difficultés à nous entendre ? Dans ces situations difficiles, où nous avons l'impression d'être des étrangers, je donnerais volontiers un conseil tout simple : essayez de vous mettre à la place de l'autre. Ce n'est pas impossible, si vraiment « rien de ce qui est humain ne nous est étranger ». Oui, sa colère, sa peur, sa jalousie, tout cela n'est pas en lui seul. Je les connais, ces sentiments, et peut-être même est-ce pour cela qu'ils me sont difficiles à supporter chez lui : parce qu'ils sont présents en moi. « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère », disait Baudelaire...

Mais la phrase de Térence éclaire encore d'autres domaines de l'existence. Prenons l'exemple de l'œuvre d'art. Qu'est-ce qui nous fait aimer tel tableau ou tel film, qui nous fait vibrer à l'écoute de telle musique ? Bien évidemment, c'est l'émotion

qui a donné naissance à cette œuvre, la vibration qui a traversé l'artiste quand il l'a créée. Nous la retrouvons en nous, cette émotion créatrice, nous y participons à notre façon. Nous communions au génie d'un autre en goûtant les fruits de son talent.

Car il faut bien être un peu musicien pour apprécier les grands musiciens, un peu artiste pour aimer les grands artistes ! Ce qu'ils sont, nous le sommes – et si nous ne l'étions pas, leurs œuvres nous passeraient totalement au-dessus de la tête. Il y a en chacun de nous un peu de Mozart, de Bach, de Beethoven, de Debussy, un peu de Raphaël, de Van Gogh, de Cézanne, de Modigliani... On dit que le Corrège, regardant une toile de Raphaël, se serait exclamé : *Anch'io son' pittore !*, « Moi aussi, je suis peintre ! »

On devrait prendre davantage conscience de ce monde intérieur, riche de tant de possibles, qui nous habite. On devrait faire davantage confiance au peintre, au musicien, à l'artiste, mais aussi au héros, au sage, au saint qui sont en nous, et qui nous permettent de connaître et de reconnaître les artistes, les héros, les sages, les saints qui sont devant nous. « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger » : quel formidable appel à être plus que ce que nous sommes, en *ad-mirant* d'autres hommes, en nous mirant en eux !

Et si la vraie vie, c'était cela : une circulation de dons qui nous seraient faits les uns par les autres, chacun étant à la fois lui-même et les autres ? Et si le nom le plus exact de ce lien mystérieux, c'était l'amour ?

## 27. Génies

J'ai admiré, il y a quelques jours, une jeune pianiste russe dont la virtuosité était absolument éblouissante. Sans partition, les yeux fermés, elle exécutait une partition d'une complexité inouïe avec une totale aisance. D'où lui vient ce talent, comment l'a-t-elle accueilli, cultivé ? Comment est-il possible que des êtres humains soient dotés de capacités si exceptionnelles, presque surnaturelles ? On reste stupéfait devant les phénomènes de ce type, et pas seulement artistiques : tel sportif, dont j'entendais récemment parler, est capable de gravir le Mont-Blanc, aller-retour, en quelques heures et en courant ! Tel mathématicien indien du siècle dernier (Ramanujan, pour ne pas le nommer) avait des sortes d'intuitions fulgurantes, et découvrait en un instant des théorèmes qu'on a mis des années, par la suite, à démontrer.

Et la liste serait longue : de Napoléon, qui dictait des lettres diplomatiques à plusieurs secrétaires à la fois, à Beethoven qui composait des symphonies sans les entendre, puisqu'il était devenu sourd. De tel savant qui, comme Newton ou Einstein, perce les secrets de l'univers, à tel écrivain qui, comme Hugo ou Balzac, nous entraînent dans leur monde avec une incroyable puissance imaginative : la *Comédie humaine* ne compte pas moins de 5000 personnages ! On est abasourdi devant ces êtres d'exception, qui semblent déployer les possibilités de la nature humaine dans toutes les directions – ou plutôt, à chaque fois, dans telle direction particulière, et c'est ici que je voudrais vous proposer une réflexion qui tempèrera un peu notre admiration.

Car des génies, il nous en faut pour ouvrir ces horizons, pour nous inciter à développer nos propres talents. Mais le génie coûte cher à celui qui en est la proie. Avoir un immense talent, c'est presque toujours en être dévoré, obsédé, hanté. Le mot génie, comme le mot *djinn*, évoque d'ailleurs une sorte

d'esprit ou de démon qui s'empare d'un homme comme pour le posséder. Combien d'artistes, de Baudelaire à Van Gogh, ont connu d'infinies tristesses, et parfois se sont suicidés ! Leurs œuvres sont admirables, mais leur vie n'était pas enviable.

De plus, pour exploiter à fond leurs capacités, ces grands êtres sont souvent amenés à négliger ou à malmener les aspects courants de la condition humaine. Leur vie affective est rarement heureuse, quand elle n'est pas carrément désastreuse. Tel savant vit la tête dans ses équations, et se montre incapable d'une vie normale. Tel grand homme, comme Napoléon, cède à une sorte d'ambition paranoïaque. J'ai l'image d'un corps dont une jambe ou un bras, aurait démesurément grandi, pendant que les autres membres auraient gardé leur taille ou même seraient devenus plus petit. Il y a parfois du monstrueux, du disproportionné dans le génie.

Cette remarque nous met en garde contre une course au talent qui nous ferait, finalement, plus de mal que de bien. Nos capacités, cultivons-les, bien sûr, mais sans ce culte de l'extrême, cette obsession de l'exploit qui est presque une maladie. Il y a des performances qui, en vérité, n'ont rien d'enviable, et dont il vaut mieux se garder comme d'une folie. *Meden agan*, « rien de trop », disaient les Grecs, et je crois, en effet, qu'il vaut mieux préférer la mesure à l'excès.

À ce modèle humain qu'on nous vante un peu trop aujourd'hui, celui du champion, du surdoué, du performeur, de l'homme d'exception, j'opposerais volontiers un idéal plus modeste : celui de l'équilibre entre les diverses dimensions de notre existence. C'est très fin, l'équilibre, difficile à tenir. Pascal, qui était pourtant lui-même un génie, disait : « Il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose. » Nous qui ne sommes pas des génies, souvenons-nous-en.

## 28. Nietzsche

On trouve chez Nietzsche cette phrase très significative : « L'homme est quelque chose qui doit être dépassé. » Significative, parce que Nietzsche prônait l'avènement du Surhomme, c'est-à-dire de l'homme enfin affranchi du poids du passé, du fatras des traditions, des liens de la religion, les chaînes de la morale. L'avènement de l'homme libre, seul maître de lui-même. Nietzsche le compare à un enfant qui ne prend rien au sérieux, qui danse sa vie avec une sorte d'indifférence sereine, qui se rit de tout ce que les hommes autrefois jugeaient important : le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste... Autant de fardeaux qu'une humanité-chameau a longtemps trimbalés sur son dos.

Eh bien il est temps, dit Nietzsche, d'envoyer promener ces vieilles lunes. Il est temps que l'homme se dégage des tutelles qu'il s'est lui-même inventées – et spécialement de la religion chrétienne, qu'il voit comme une des causes majeures de la décadence de l'humanité. Car en prêchant l'amour du prochain, dit-il, l'Église a amolli les hommes, eux qui sont faits pour s'affronter ; en prônant l'ascèse et la restriction des désirs, elle leur a fait haïr la vie, qui est élan sauvage et volonté de puissance ; en leur imposant des valeurs morales, elle les manipule et les asservit.

On pourrait continuer longtemps cette litanie de reproches, parfois violents, pas toujours cohérents, que Nietzsche brandit d'un bout à l'autre de son œuvre. Sur tous les tons, et avec, il est vrai, un grand talent littéraire, ce philosophe-poète pourfend les valeurs traditionnelles et démolit allègrement tout ce qui s'est dit avant lui. Car Nietzsche, avec un orgueil parfois assommant, se voit en quelque sorte comme le Surhomme en personne, l'annonceur de temps nouveaux. Si l'homme est quelque chose qui doit être dépassé, c'est grâce à lui, prophète sans Dieu, sans transcendance. Prophète qui n'annonce plus le

ciel, cet arrière monde imaginaire, mais la terre et les joies de la terre. Prophète d'une post-humanité guérie de tous ses rêves.

Vous me direz peut-être que tout cela est affreux, inquiétant. Mais Nietzsche vous répondrait : c'est parce que vous appartenez au passé, à ce monde humain qui doit être dépassée par le Surhumain ! Vous êtes encore de cette humanité faible, soumise, crédule, cette humanité ratée. Eh bien « que périssent les faibles et les ratés » (c'est en toutes lettres dans Nietzsche), pour qu'advienne le Surhomme !

J'arrête là cette évocation d'un philosophe que je n'ai nulle envie de caricaturer. Ce serait trop facile, cruellement facile. Car si Nietzsche disait de lui-même qu'il philosophait « à coups de marteau », il est permis de penser, malheureusement, qu'il s'en est donné un sur la tête. En 1881, Nietzsche a écrit une très curieuse prière : « Hélas ! Accordez-moi la folie, puissances divines ! » On peut penser, malheureusement, qu'il a été exaucé : en 1889, il a sombré dans la démence où il a passé les dix dernières années de sa vie.

Je ne me rappelle pas ces choses pour discréditer sa philosophie : lue comme un grand poème, comme un beau coup de gueule, elle a de quoi nous instruire, y compris nous chrétiens qui en prenons plein la figure à chacun de ses livres. Ça fait du bien, parfois, d'entendre quelqu'un penser autrement que soi. On a même montré, grâce à Paul Valadier, que Nietzsche peut aider le christianisme à se purifier d'un certain pharisaïsme et moralisme hypocrite. Mais par-delà les mérites d'une pensée qui a sa beauté et sa grandeur, osons dire d'elle ce qu'elle disait de l'homme : qu'elle mérite d'être dépassée.

## 29. Douleur et cicatrices

Mes chers amis, permettez-moi de vous rappeler un souvenir peu agréable. Un jour ou l'autre, comme tout le monde, vous vous êtes coupé avec un couteau. Ou peut-être, de façon plus grave, vous vous êtes blessé, entaillé la chair ou cassé un membre. Et que s'est-il passé ? D'abord, et parfois terrible, la douleur. Aïe ! Un message puissant, un avertissement que votre corps s'est envoyé à lui-même et qu'il a envoyé à votre conscience. Une sirène d'alarme au-dedans de vous, qui vous a peut-être fait pousser un hurlement au-dehors. C'est tout votre être qui a crié : au secours, je suis en danger !

Première sagesse du corps, première merveille que je voudrais aujourd'hui admirer. Car manifestement, le corps identifie ce qui lui fait du mal et fait savoir qu'il est menacé. « La douleur est un bien », a-t-on dit, « car elle est le signe d'un mal et la défense de s'y enfoncer. » Imaginez nos corps sans la douleur. Vous mettez la main dans le feu, vous ne ressentez rien, comme dans certaines pathologies qui sont extrêmement dangereuses. Car la douleur protège la vie, elle est sa gardienne.

Certes, il faut quelquefois atténuer une douleur, la calmer, car il arrive à ce système d'alarme de s'affoler. Alors la douleur ne dit plus rien, ne sert à rien : elle crie dans le vide, elle devient folle. Nous lui dirons alors, comme Baudelaire : « Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille... »

Mais la plupart du temps, la douleur est sage et même intelligente. Elle est une intelligence du corps. Elle dit quelque chose que nous ferons bien d'écouter. Parfois elle parle tout bas, murmure avant de crier. C'est le moment de se demander de quoi elle est le signe : peut-être seulement d'un peu de fatigue, ou d'un effort qu'il faut poursuivre sans trop s'en inquiéter. Il ne s'agit pas de devenir esclave de nos petits bobos ! Les sportifs le savent, ceux qui encaissent la douleur et

poussent parfois l'effort aux limites du supportable. Mais le sportif avisé sait aussi que telle douleur précise, même à ses débuts, doit être prise très au sérieux. On ne joue pas impunément, par exemple, avec ses vertèbres, ni avec une phlébite ou un début d'infarctus. Merci à la douleur de nous en avertir.

Mais il y a une autre science du corps devant laquelle je m'émerveille. C'est celle de la guérison, plus précisément de la cicatrisation. Avez-vous observé ce qui se passe autour de la belle coupure ou de la grosse blessure qui vous font saigner ? Certes, une main médicale recoudra peut-être la plaie. Mais c'est le corps lui-même qui va la refermer, doucement, patiemment. Autour d'elle, des milliers de cellules, des millions de molécules vont s'activer, fusionner, restaurer votre chair. Phénomène qui n'est pas mécanique : ce n'est pas une simple prolifération de matière, mais plutôt un travail d'orfèvre. Le plus étonnant est qu'il semble connaître le plan initial, reproduire autant que possible la forme première. Observer, chers amis, vos cicatrices : tout se passe comme si votre corps avait tout fait pour limiter les dégâts.

Ainsi par la douleur, notre corps se protège du mal, et par la cicatrisation se fait lui-même du bien. Par l'une, il s'éloigne de ce qui le défait, par l'autre il se refait. Oui, merveille que la vie, prodigieux mystère que l'organisme que nous sommes, et qui est bien plus qu'un agrégat de cellules. Sagesse du corps de l'homme : on devrait chaque jour l'admirer, et remercier Celui qui nous l'a donné.

### 30. Bons ou mauvais ?

Jean-Jacques Rousseau disait : « L'homme est bon, les hommes sont mauvais. » On comprend bien l'idée : pris en lui-même, tout seul, à part, chaque homme serait un être paisible et innocent. Mais confronté aux autres, pris dans ses relations aux autres, toujours compliquées et conflictuelles, il devient méchant et se rend coupable de toutes sortes de méfaits. Selon une autre formule de Rousseau, bien connue : « L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt. »

À l'appui de cette idée, on peut faire valoir un constat dont témoignent souvent les aumôniers et visiteurs de prison. C'est que le délinquant, le malfaiteur, l'homme violent qu'on a mis entre quatre murs, sont fréquemment des êtres qu'un milieu mauvais a influencés depuis leur jeunesse. Or ces mêmes êtres, pris entre quatre yeux, dans un face-à-face ou un cœur à cœur, révèlent de profondes qualités et sont capables du meilleur. Comme si, sous l'écorce d'une dureté apparente, se tenait la tendresse d'une âme vivante. Sous le faciès du bagarreur, le visage d'un enfant.

Elle est belle, cette perspective. Il est beau, ce regard sur l'homme qui cherche à retrouver en toute personne ce qu'il y a de plus pur et de plus originel, de non-nocif c'est-à-dire d'innocent. Mais l'opinion de notre ami Rousseau n'en reste pas moins discutable, et cela pour au moins trois raisons.

Premièrement, parce qu'il ne suffit pas d'isoler un homme, de le prendre à part pour qu'il soit bon. En prison, si nous reprenons cet exemple, les détenus sont isolés, mais il n'est pas prouvé que cela les rende meilleurs. On dira peut-être que c'est la faute du milieu carcéral, cette mini-société qui perpétue les mauvaises influences. Mais soyons clair : si chaque prisonnier était en cellule sans aucun contact avec d'autres hommes, on ne le rendrait pas bon, on le rendrait fou. Certes, la société nous

conditionne parfois à faire le mal. Mais elle fait avant tout de nous des personnes, car l'homme tout seul n'est rien. C'est avec d'autres et grâce à d'autres que chacun devient humain.

Deuxièmement, distinguer l'homme bon de l'homme méchant, ou des hommes méchants, c'est oublier qu'en chacun de nous il y a du bon du moins bon, de façon ouverte et imprévisible. Il n'y a aucune fatalité à ce que l'enfant de brigand devienne un brigand, ni l'enfant du juge un honnête citoyen. Il est faux de penser que le mal, en nous, vienne toujours du dehors, en sorte que nos fautes seraient toujours la faute des autres. Penser cela, c'est se défausser, c'est nier l'intime liberté qui fera peut-être du fils du brigand un homme très honnête, et du fils du juge, quelqu'un d'odieux et de détestable. Aucun de nous n'est moralement programmé par son appartenance sociale, ni en bien, ni en mal.

Troisièmement, malgré ce que suggère Rousseau, il n'est pas vrai que la vie de l'homme le fasse passer de l'innocence première à la méchanceté collective, de sa bonté individuelle à sa malignité quand il est avec d'autres. Renversons le point de vue : et si les autres étaient, au contraire, le moyen pour l'homme de devenir meilleur, de sortir de son mal premier ? Et si ce mal originel était précisément d'être tout seul, sans personne à qui se relier ?

Non, l'homme tout seul n'est pas bon : il peut être mauvais ou bon, à lui d'en décider. Mais il ne deviendra bon qu'en lien avec d'autres. Le bien n'est ni en nous, ni hors de nous : il est entre nous. Et si ce trésor, nous l'appelions l'amour ?

### 31. Exoplanètes

Une revue scientifique (que par discrétion je ne nommerai pas) a eu récemment ce titre fracassant : « Nous ne sommes pas seuls » – sous-entendu : nous ne sommes pas seuls dans l'univers. Quatre mots accrocheurs, que le contenu de l'article était obligé de nuancer. On y lisait : la *plupart* des savants sont *actuellement* convaincus de la *possibilité* d'une vie extraterrestre, donc de la *possibilité* d'une forme de conscience *comparable* à la nôtre, avec laquelle nous *pourrions* entrer en relation... Bref, nous voilà certains de la possibilité d'une hypothèse, ce qui, reconnaissons-le, ne nous avance pas beaucoup. De plus, il faut avouer que le programme SETI, de recherche d'une intelligence extraterrestre, qui a mis le ciel sur écoute depuis un demi-siècle à la recherche du moindre petit frémissement pouvant suggérer que de gentils (ou méchants) extraterrestres nous enverraient un quelconque signal, n'a absolument rien donné.

Mais la nouveauté, nous dit-on, c'est que nous savons désormais qu'il y a dans le cosmos un grand nombre de planètes habitables, c'est-à-dire ni trop chaudes ni trop froides, sur lesquelles il *pourrait* y avoir de l'eau liquide (revoilà les hypothèses) dans lesquelles *pourraient* être apparue une certaine bactérie qui, en se développant, *pourrait* avoir donné naissance à des êtres pensants et sympathiques (ou antipathiques) grâce auxquels, ouf, nous ne sommes pas seuls. Avouons encore une fois qu'on a connu des raisonnements plus rigoureux pour parvenir à cette conclusion.

Mais notre astronome de services insiste : des exoplanètes de ce type, il y en a vraiment beaucoup de l'ordre de  $10^{22}$  ! Ce qui fait, en effet, beaucoup de zéros, mais par combien d'autres zéros faut-il diviser ce nombre ? Dans une flaque d'eau boueuse chauffée par une étoile, quelle est la probabilité que la vie apparaisse ? Si elle est de  $1 / 10^{22}$ , voilà déjà nos chances qui

s'amenuisent terriblement. Et si elle apparaît, quelle est la probabilité qu'elle ne disparaisse pas dans les 10 secondes, ou dans les 10 ans qui suivent ? Et combien de chances y a-t-il pour que cette molécule vivante (appelons-la ainsi) se complexifie, se diversifie, donnant naissance à des êtres comme vous et moi, qui pianoteraient en ce moment sur je ne sais quelle machine à la recherche de leurs copains de l'autre bout du ciel ? Ici, on peut être sûr que la probabilité chute vertigineusement jusqu'à devenir infime...

Mais pas nulle, dira-t-on, et cela est vrai. Ainsi il y a une possibilité, voyez-vous, infime mais pas nulle, que sur une certaine planète, en ce moment même, un extraterrestre appelé Daniel Vigne parle à la radio à des extraterrestres qui portent le même nom que vous. Le monde est si vaste que ce n'est pas impossible...

Soyons sérieux : à ces calculs vertigineux, censés prouver des hypothèses un peu gratuites, s'ajoute un fait incontournable et parfois oublié, qui découle justement de la taille de l'univers. Car quand bien même nous ne serions pas seuls, nous sommes, il faut le savoir, trop loin ! Dans le ciel, les distances sont telles que la moindre conversation avec quelqu'un d'une autre galaxie (à supposer qu'on se comprenne) prendrait des siècles, voire des millénaires ! Sans parler de l'idée de leur rendre visite, qui exigerait des durées encore mille fois plus grandes. Au rythme où les choses changent sur notre bonne vieille Terre, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Mais quoi qu'il en soit des petits hommes verts, je vous rassure : effectivement, nous ne sommes pas seuls. Des esprits, des anges, des parents qui nous aiment, le monde visible et invisible en est rempli.

## 32. Souffrance

La souffrance est un mystère. On cite souvent ces mots du cardinal Veillot, frappé par un cancer très douloureux, qui disait à l'approche de la mort : « Nous savons faire de belles phrases sur la souffrance ; moi-même, j'en ai parlé avec chaleur. Dites aux prêtres de ne rien en dire ; nous ignorons ce qu'elle est, et j'en ai pleuré. » De fait, il est vrai que souffrir soi-même, ou voir souffrir celui qu'on aime, c'est se heurter à l'impensable, à l'inacceptable, à l'absurde.

Un de mes amis, ayant traversé une grave maladie, me le disait récemment : pendant les longs mois qu'a duré cette épreuve, toutes les valeurs, tous les principes auxquels il tenait, et même sa foi, tout cela, disait-il, s'était comme envolé, éclipsé. Une seule chose importait : tenir, survivre, supporter. Plus d'idées, pas de discours ! Sur son lit de douleur, chacun ne pense plus qu'aux résultats des analyses, à l'effet attendu de tel ou tel médicament. Qu'on ne vienne pas lui faire la morale, lui prêcher la religion !

Il arrive même que l'homme qui souffre en veut à ceux qui le soignent, à ses proches, au monde entier, comme s'ils étaient complices du mal qui le broie. Je pense ici à une autre personne, de ma famille, qui subit aujourd'hui ce douloureux symptôme : elle souffre d'autant plus qu'elle a le sentiment que les autres lui veulent du mal. Elle-même, du coup, se fait souffrir en faisant souffrir les autres. Oui, la souffrance du corps est souvent la nuit de l'esprit, la prison de l'âme, l'impossibilité de communiquer, le resserrement de notre horizon, un labyrinthe sans issue, un problème sans solution.

Mais on peut au moins faire le constat suivant, qui ne résout pas le mystère, mais qui l'éclaire un peu. C'est que lorsqu'il souffre, l'homme a toujours la certitude qu'il n'est pas fait pour souffrir. Aucun d'entre nous ne s'installe dans la douleur ou la

souffrance comme dans un état totalement normal. Certes, il peut s'y résigner, l'accepter, ou même l'offrir ; il peut aussi, malheureusement, s'effondrer dans cet état, s'y enfoncer au point de ne plus pouvoir en sortir. Mais dans tous les cas, si le poids de l'épreuve s'allège, si un rayon de lumière ou d'amour vient le consoler, si, par quelque miracle, notre corps ou notre cœur reverdissent après le froid de l'hiver, comme la nature au printemps, quel soulagement !

La souffrance est un mystère, mais un mystère à double fond. Elle est le duel de la mort et de la vie. Elle est la marque d'un combat, donc l'attente d'une issue, d'une possible victoire. Elle est la torsion de notre nature, parfois son écartèlement, mais elle révèle, envers et contre tout, que nous sommes plus grands que ce qui nous écrase. De cette grandeur, même la révolte est le signe, car la révolte dit non au non, proteste contre ce qui nous fait mal, récuse toutes les justifications du mal, pour dire que le mal n'est pas normal.

Il n'y a donc rien de honteux à se révolter contre ce qui nous fait souffrir, quand bien même nous ne pouvons rien y changer. C'est le grand message du livre de Job : alors que ses amis ont toutes sortes d'explications sur le malheur qui lui arrive, Job se contente de dire : c'est comme ça, je l'endure, mais je ne méritais pas ça, je ne suis pas fait pour ça. Laissez-moi pousser mon cri. Nous aussi, chers amis, respectons la souffrance, et surtout celle d'autrui. Mais si noire que soit la nuit, osons la regarder en face et lui dire : j'attends l'aurore. Tu n'auras pas le dernier mot.

### 33. Uniques

Dans cette émission consacrée à l'homme, je voudrais encore méditer sur l'énigme de la personne. Qu'est-ce qui fait qu'un être humain est une personne ? Qu'est-ce qui caractérise une personne, qu'est-ce qui fait qu'elle est unique ? Qu'est-ce qui fait que *vous* êtes une personne unique ? Il y a deux réponses à cette question. La première est de type mécanique, la seconde est d'ordre mystique.

Dans la première, l'unicité de chaque personne se réduit à la combinaison d'un certain nombre de qualités, de caractéristiques. Beaucoup de jeux vidéo vous proposent, par exemple, de créer des personnages en leur donnant une certaine taille, une certaine forme de nez, une couleur de cheveux, de sourcils, etc. C'est l'assemblage particulier de tous ces paramètres qui définit le résultat. Votre bonhomme ainsi créé aura, bien sûr, une certaine personnalité. Il ne ressemble pas à un autre parce qu'il y a, entre lui et l'autre, telle ou telle différence. Mais on peut toujours imaginer que soit inventé un personnage exactement identique au vôtre. Ce personnage n'est donc pas vraiment unique. Ce n'est pas une personne au sens précis du terme, c'est seulement un agrégat de particularités, un jeu d'attributs.

On nous a habitués à cette vision mécanique à travers l'idée de combinaison génétique. Vous prenez les chromosomes de papa, ceux de maman, vous les mélangez aléatoirement, et vous obtenez le code génétique de leur enfant. Vous prenez tous les gènes existant dans l'humanité, vous les enfilez de différentes manières sur le même collier, la double hélice de l'ADN, et vous obtenez des individus divers et différents.

Mais ici encore, surgit l'hypothèse de deux êtres ayant exactement le même code génétique, qu'il s'agisse de vrais jumeaux ou de clones. Peut-on dire qu'ils sont la même

personne ? Il est clair que non, mais pourquoi ? Certains diront que ce qui les différencie est seulement d'ordre culturel. Physiquement, ils sont identiques, mais historiquement, ils ont un vécu différent qui les amène à se distinguer. Pourtant, rien n'empêche d'imaginer que deux êtres ayant strictement le même ADN soient élevés de la même façon, reçoivent les mêmes influences culturelles, et deviennent ainsi deux personnes totalement identiques – et pas seulement deux, mais pourquoi pas des milliers ?

Les romans de science-fiction mettent souvent en scène ces sortes d'usines où les êtres humains seraient fabriqués en batterie, en série, comme on le fait aujourd'hui avec les poussins et les poulets. Des personnes fabriquées à la chaîne, avec les propriétés adaptées à leur mission : de gros muscles pour les uns, de jolies formes pour les autres, un gros cerveau pour certains et la santé parfaite pour tous. Ne croyez pas que cette vision de l'homme soit une pure fiction : qu'est-ce qu'un top model, sinon une jeune fille recrutée d'après son rapport à certains canons ? Qu'est-ce qu'un casting, un profilage, une sélection, pratiques courantes dans le monde du cinéma ou de l'entreprise ?

Je ne m'insurge pas contre ces pratiques, mais je ne veux jamais oublier qu'un homme ne se réduit jamais à son pedigree, ses mensurations, ses capacités ou son code génétique. C'est ici que j'en appelle à un autre regard, que je nomme mystique, c'est-à-dire intuitif et inexplicable sur l'être humain. Car nous le savons et le sentons, chaque personne est un mystère d'unicité. Une personne n'est pas faite de pièces détachées. Elle est une, elle est foncièrement originale. « La personne, dit magnifiquement Nicolas Berdiaev, est une exception. » Oui, toute personne est exceptionnelle, insubstituable. Elle est quelqu'un qu'on n'avait jamais vu. Cette intuition est subtile et profonde. À chacun de s'en saisir : elle est source de joie.

### 34. Voici l'homme

Il siégeait, souverain, sur un trône qui représentait le pouvoir le plus puissant de son temps. Il était vêtu de pourpre, car il avait le droit de verser le sang. Il était procureur de Judée, il s'appelait Ponce Pilate, et il avait à régler une affaire un peu délicate : celle d'un agitateur religieux apparemment inoffensif, mais dont les chefs du Temple disaient qu'il était hautement subversif.

Le procès avait mal commencé, avec mouvements de foule et agitation dans le clergé. Pour frapper les esprits, Pilate avait commencé par faire fouetter l'accusé. Il se doutait bien que ce Jésus n'était pas spécialement coupable, mais c'était une façon de rappeler à tous qu'on ne badine pas avec Rome. Un bon châtiment public, ça calme.

Et voilà qu'on amène le suspect pour la sentence finale. Il est debout, couvert de sang, des ronces sur la tête. De lui émane une dignité paradoxale, une forme d'humanité à la fois repoussante et fascinante. Et surtout, dans son regard, Pilate perçoit quelque chose d'étrange, ne reflétant ni terreur, ni haine, mais une sorte de pitié. Pilate en est troublé, et au moment d'ouvrir la procédure, il solennise un peu maladroitement les choses par ces deux mots qui résonnent à travers tous les siècles : *Ecce homo*, « Voici l'homme ».

Certes, au départ, cela voulait être une phrase méprisante, l'équivalent de : « Voilà donc l'individu qui pose problème », ou encore : « C'est donc celui-là que je dois juger ». Mais comme si la formule lui avait échappé, il dit : « Voici l'homme », et ces lettres sont gravées dans le marbre de l'histoire.

Voici donc L'HOMME, en lettres majuscules, et voici la réponse à la question que Pilate lui avait posée avec ironie : « Qu'est-ce que la vérité ? » Car la vérité sur l'homme, il l'a maintenant devant les yeux ; elle est immense, tragique,

insondable. Cet homme flagellé, humilié, représente et concentre sur lui toute la douleur du monde. Le fleuve de souffrance qui coule à travers l'histoire, le torrent d'injustices, de mépris, de mensonge et de violence qui fait saigner l'humanité depuis des millénaires, cet homme en est le symbole définitif.

Ponce Pilate le pressent. Il devine (et sa femme n'en avait averti) qu'il y a dans cette affaire quelque chose qui le dépasse. Il voudrait bien s'en dédouaner, s'en laver les mains, mais il est trop tard : le torrent d'injustices, de mépris, de mensonge et de violence, ce fleuve de sang qui souille l'humanité, l'emporte et il en est complice.

Car Pilate est un homme, et sur ses mains, rien, semble-t-il, ne peut effacer les taches du sang qu'il va verser. Pauvre procureur, recouvert d'une cuirasse et siégeant sur un trône doré ! Voici un homme aux prises avec son drame – et nous pouvons tous nous reconnaître en lui. Oui, nous sommes tous cet homme, plein de contradictions, de bonnes intentions mêlées de lâcheté, de bonne conscience mêlée de culpabilité. En vérité, c'est Ponce Pilate qui est coupable et qui se tient devant son juge. Mais il ne le sait pas, ou ne veut pas le savoir, et il durcit son regard au lieu d'en laisser couler des larmes.

La vérité ultime sur l'homme est dans cette scène inoubliable. Pauvre de nous, petits hommes, quand nous nous croyons puissants ! Mais heureux ceux qui reconnaissent en Jésus l'innocent. Malheur à nous quand nous nous croyons forts, quand, avec bonne conscience, nous prenons appui sur la violence. Malheur aux hommes qui versent le sang au nom des intérêts de l'État ! Mais heureux ceux qui s'agenouillent devant l'homme du Golgotha.

## **35 - 7.212.000.000**

Aux dernières nouvelles, nous sommes environ 7 milliards 212 millions d'hommes vivant sur terre. Chiffre vertigineux, résultant d'une expansion démographique tout aussi impressionnante. Certes, elle n'est pas uniforme sur toute la Terre : certains continents se peuplent à grande vitesse, d'autres voient l'augmentation de leur population ralentir ou même s'inverser. Certes encore, l'humanité ne pourra pas continuer indéfiniment à grandir en nombre : les démographes prévoient d'ailleurs une stabilisation de la population mondiale, aux alentours de 11 à 15 milliards, vers la fin de ce siècle. Quant aux aspects écologiques du problème, ils sont très importants et ne doivent surtout pas être négligés.

Mais enfin le fait est là, et ce fait, c'est nous, mes amis, immensément nombreux. Ceux qui ont voyagé en Inde, par exemple, ont pu y constater cette urbanisation galopante, cette prolifération qui, par certains côtés, a de quoi inquiéter : comment l'humanité va-t-elle nourrir tant de bouches ? Si le nombre des êtres humains doit encore doubler, comment subvenir, par exemple, à leurs besoins en eau potable, sans parler du pétrole et d'autres matières premières qui risquent de venir à épuisement ?

On connaît à ce sujet la théorie de Malthus, qui comparait deux courbes : celle de l'augmentation de la production et celle de l'augmentation de la population. La seconde augmentant bien plus vite que la première, il fallait, disait-il, s'efforcer de réduire fortement le nombre des naissances. C'est un discours qui a aujourd'hui une forte audience, et qui a poussé la Chine, comme on sait, à adopter pendant longtemps la politique de l'enfant unique. Mais cette décision a eu de graves inconvénients, et de façon générale, il n'est pas sûr que la peur soit bonne conseillère. Voyez d'ailleurs, dans nos pays, la peur

inverse : qu'il n'y ait pas assez de jeunes et d'actifs pour assurer les retraites des plus âgés.

Ainsi nous savons que nous sommes nombreux, mais nous ne savons pas trop quoi en penser. La Bible elle-même dit d'un côté : « Croissez et multipliez », plaçant la fécondité humaine sous le signe de la bénédiction – mais d'un autre côté, au moment du Déluge, elle dit que le cataclysme est arrivé « quand les hommes furent nombreux sur la face de la terre », comme si le grand nombre était une malédiction. De même la science, à notre époque, déploie des efforts stupéfiants pour permettre aux couples d'avoir des enfants, mais aussi, en sens inverse, pour leur permettre de ne pas en avoir. Nous vivons en quelque sorte sous des injonctions et des peurs contradictoires. Nous nous réjouissons d'une naissance, et nous nous inquiétons de la natalité. Les familles nombreuses, autrefois admirées, sont aujourd'hui regardées avec étonnement et presque suspectées. Voulons-nous plus ou moins d'enfants ? Qui nous aidera à y voir clair et à agir de façon juste, à tous les étages de la société ?

Je n'ai pas de réponse, mais j'ai une conviction : c'est que les chiffres ne sont qu'un aspect très partiel du problème, dont les enjeux sont d'ordre moral et même spirituel. Les courbes, les plannings, les statistiques renvoient à des phénomènes de société extrêmement profonds, qui eux-mêmes reposent sur des principes de civilisation et des valeurs essentielles. Sous la question : « Combien sommes-nous ? », se tient la question « Que sommes-nous ? ». Derrière *les* hommes, en aussi grand nombre qu'on voudra, il y a toujours l'homme singulier, vous et moi. Cet homme mystérieux à découvrir, à respecter, à aimer – puisqu'il paraît que « quand on aime, on ne compte pas ».

## 36. Cyborg

Qu'est-ce qu'une machine, et comment penser le rapport entre l'homme et la machine ? Vaste question, qui ne date pas d'aujourd'hui, puisqu'on sait que les premières machines ont été conçues dès l'Antiquité, ainsi par Archimède, célèbre inventeur de la roue dentée. On sait aussi qu'à la Renaissance, Léonard de Vinci imagina toutes sortes d'appareils préfigurant certaines machines modernes. Mais c'est au XVIIe siècle, à l'époque de Descartes, qu'apparaît vraiment ce qu'on appelle la mécanique, qui connaîtra un essor prodigieux au XIXe siècle, sous le nom de machinisme, puis au XXe siècle sous le nom de technoscience. Nous sommes les héritiers de cet énorme processus qui nous fait désormais vivre au milieu de machines, notamment informatiques, dont nous sommes devenus inséparables. Demain, sans doute, c'est la biotechnologie qui occupera le devant de la scène, et la série de découvertes qu'elle nous annonce ne manquera pas de nous étonner.

Je voudrais m'interroger sur le sens profond de cette aventure et ses motivations. On pourrait dire, bien sûr, que l'invention de la machine a eu pour but principal d'alléger nos efforts musculaires, de faciliter notre travail physique, bref, de se substituer à notre corps. De fait, il suffit de voir un bulldozer sur un chantier, ou un avion sur une piste de décollage, pour mesurer la puissance de ces engins, l'énergie physique qu'ils déploient. À tous niveaux, les machines sont comme des prothèses par lesquelles nos corps se donnent les moyens d'agir sur le monde de façon extrêmement efficace.

Mais le développement récent de l'informatique a fait basculer la machine, pour ainsi dire, de la matière vers la forme et vers l'information. Ce sont des connaissances, désormais, que nos serveurs brassent et transportent, à la vitesse de la lumière, d'un bout à l'autre de la planète. Nous avons confié aux ordinateurs des tâches intellectuelles. Nous leur demandons de

penser, de calculer pour nous et à notre place. L'intelligence artificielle n'est plus un mythe lointain, mais une réalité actuelle : internet a tout d'une sorte de cerveau planétaire, dont nos ordinateurs seraient les neurones, et nos câbles électriques les synapses.

De même qu'elle s'était donné un corps de substitution à travers les machines traditionnelles, l'humanité s'est donné une sorte de cerveau de substitution à travers les fameuses NTIC : nouvelles technologies de l'information et de la communication. Demain, disais-je, ce sont d'autres prothèses que la technoscience nous proposera, en pénétrant à la fois dans notre corps et dans notre cerveau pour y implanter ces micros machines, ces puces savantes que nous promettent les nanotechnologies.

Ce qui m'interroge dans cette évolution, c'est le lien toujours plus étroit entre la machine et l'homme. C'est leur fusion plus ou moins fantasmée dans ce qu'on appelle le cyborg, l'homme machine, ou plus traditionnellement, le robot. Je crois en effet qu'à l'horizon de cet immense processus historique, il y a un rêve : celui, pour l'homme, de fabriquer un homme. Celui de se créer lui-même. Rien ne nous fascine plus qu'une chose qui nous ressemble, une chose qui ne serait plus une chose, mais une quasi-personne, ou une simili-personne. De la poupée mécanique au robot domestique, du mannequin un peu maladroit à l'androïde parfait, façon Terminator, Robocop et autres, c'est vers cette réalité semblable à la nôtre, mais produite par nous, que nous marchons comme à tâtons.

Mais peut-être ce rêve est-il un cauchemar, comme beaucoup de films de science-fiction nous en avertissent. Cette créature sortie de nos mains sera-t-elle le monstre de Frankenstein, le dragon qui dévorera nos enfants ? Il vaut la peine d'y réfléchir.

## 37. Titanic

« Les femmes et les enfants d'abord ! » Voilà ce qu'on doit dire, comme chacun sait, quand un bateau coule et qu'il n'y a pas assez de places dans les chaloupes. Voilà ce qui a été crié par les marins du Titanic avant que le paquebot ne s'enfonce dans les flots. C'était la nuit du 15 avril 1912. Il y avait à bord 2200 personnes à sauver, et il manquait 1000 places dans les barques de sauvetage. Or malgré le froid et la panique, le précepte a été respecté : on a laissé les femmes et les enfants monter en priorité dans les canots. Et alors que seulement 20 % des hommes ont pu échapper à la mort, 70 % des femmes et des enfants ont été sauvés. Le film « Titanic » de James Cameron a immortalisé ce contraste : le héros, Jack, se sacrifie pour celle qu'il aime. Et Rose, très âgée, nous raconte avec émotion comment elle a survécu.

« Les femmes et les enfants d'abord ! » Quoique bien connue, cette phrase ne fait pas partie du Code civil, ni du Code maritime, ni des lois d'aucun pays. C'est une règle de politesse, une coutume chevaleresque, une sorte d'évidence humaine et morale. C'est comme ça, ou du moins cela devrait l'être, puisqu'il semble que dans les faits, on ne s'en inspire pas toujours : sur une vingtaine de grands naufrages connus à l'époque moderne, et sur un total de 15 000 personnes, une étude révèle que dans l'ensemble, le taux de survie des hommes a été le double de celui des femmes, et que celui des enfants n'est que de 15 %. Comme si le cas du Titanic, malheureusement, faisait exception.

Non seulement la règle n'est pas toujours respectée, mais certains (ou plutôt certaines) la contestent, car ils y voient une forme de discrimination : au nom de l'égalité des sexes, telle auteur féministe demande même qu'elle soit abolie ! Une telle réclamation est un peu aberrante, et on voit encore mieux ce qu'elle a de choquant si l'on transpose le problème aux enfants :

va-t-on plaider aussi pour une égalité des générations ? Faut-il instaurer également des quotas d'âge, et pourquoi pas, de milieu, de provenance, d'état de santé ? Autant de garçons que de filles, de riches que de pauvres, de grands que de petits, de costauds que de malades ? Quelle absurdité !

Non, ce n'est pas sous le signe d'une inégalité entre hommes et femmes, ni entre adultes et enfants, qu'il faut comprendre cette priorité. Ce n'est pas non plus sous le signe de leur utilité sociale respective – car à ce compte, il faudrait dire : les riches et les puissants d'abord, ils sont quand même plus importants que les pauvres ! Ce n'est pas non plus pour préserver l'avenir de l'espèce, comme si la femme était ici un agent reproducteur, et l'enfant une sorte de capital génétique – car à ce compte, il faudrait dire : les femmes stériles et les enfants malades en dernier, et tant pis s'ils meurent !

Au fond, toute tentative d'explication de cette règle est inutile, de même qu'il est stupide de la contester ou de critiquer. Car elle ne relève ni d'un calcul logique, ni d'une quelconque efficacité économique, ni d'une question de survie biologique, ni rien de ce type. Il n'y a pas à la justifier : le cœur la sent, la comprend. « Les femmes et les enfants d'abord » : c'est ainsi, c'est humain. Qui n'est pas d'accord est inhumain. Et si quelqu'un voulait leur passer devant, j'ose presque dire qu'il mériterait d'être poussé à l'eau.

---

### 38. Jeunes

Dans les sociétés traditionnelles, l'enfant est silencieux et soumis. Son nom même, *in-fans*, signifie : celui qui ne parle pas. On l'instruit, il écoute et il obéit. L'étymologie est intéressante : obéir, *obedire* en latin, vient du verbe *audire*, écouter – de même qu'en grec, *upakouô*, « j'obéis », vient de *akoûô*, « j'écoute ». Dans ces cultures archaïques, l'enseignement est donné de manière orale : l'enfant apprend par cœur, répète ce qu'on lui dit. Il vit sous le signe de la petitesse et de la réceptivité.

Plus tard, à la puberté, il franchira le cap et entrera d'un coup dans l'âge adulte. Par un rite de passage très marquant, il rejoindra le monde des hommes et des femmes, dont la distinction est, elle aussi, très marquée. Il travaillera dur, aura des enfants très tôt, car les mariages précoces font partie de ces systèmes sociaux dans lesquels l'individu est toujours sous la surveillance du groupe et sous l'autorité d'un chef.

Quel contraste, n'est-ce pas, avec les enfants d'aujourd'hui ! Nos jolies têtes blondes ont droit à la parole en toute circonstance – et l'exercent parfois jusqu'à la tyrannie. Leur personnalité, leurs talents, sont l'objet de toutes les attentions. Nous les trouvons exceptionnellement doués, et ils le sont, car notre éducation stimule à l'extrême leurs aptitudes, leur curiosité. On parle de pédagogie active et de créativité, par opposition aux systèmes anciens qui les étouffaient.

À l'adolescence, la différence s'accroît : le « jeune », comme on dit, entre dans une sorte de *no man's land* que les sociétés anciennes n'avaient pas connu, et qui dure désormais longtemps. Ni enfant, ni adulte, il n'est ni célibataire ni marié. Il se prépare à entrer dans la vie active, mais les délais prévus sont souvent rallongés : études complémentaires, stages, projets modifiés... sans parler du chômage, auquel beaucoup

sont abonnés. Quant aux enfants, n'en parlons pas tout de suite, puisque l'âge moyen des parents, à la première naissance, dépasse aujourd'hui les 30 ans.

C'est donc une véritable mutation à laquelle nous assistons, avec l'instauration d'un âge intermédiaire dont les frontières s'élargissent à chaque génération. Les préadolescents le sont de plus en plus tôt, et les adultes, selon le terme consacré, de plus ou plus tard. Le « jeunisme » entretenu par la publicité fait de cette période une sorte d'idéal, dans lequel on n'est pas tout à fait responsable de soi, mais où l'on se vit et on se voit comme indépendant du groupe, autonome dans ses choix. Le jeune d'aujourd'hui incarne ce modèle de l'individu libre, consommateur plus que producteur, qui a plus de droits que de devoirs, et que la société considère comme ce qu'elle a de meilleur.

Comment sommes-nous passés d'un modèle à l'autre ? Je livre à votre réflexion deux repères, deux moments décisifs qui ont changé notre regard sur l'enfant. Je ne les mets pas sur le même plan, mais je crois qu'ils ont tous deux joué un rôle. Le premier, c'est l'Évangile, et le regard du Christ sur ces enfants qu'il accueillait et donnait, justement, en modèle ; extraordinaire réhabilitation de la petitesse, sous le signe de l'innocence de la fragilité. Le second, c'est l'*Émile* de Rousseau, ce livre dans lequel le philosophe s'imagine en pédagogue et conduit un enfant (qui n'est pas son enfant) vers l'âge adulte, de la manière non-directive et permissive qui nous inspire aujourd'hui. Oui, le christianisme et les Lumières ont tous les deux changé notre regard sur l'homme. Quant à comparer ces deux héritages, dans ce qu'ils ont de commun mais aussi d'opposé, à chacun de nous de s'y essayer.

### 39. Sphinx

Je suis intrigué, fasciné par la rencontre d'Œdipe et du sphinx, racontée par la mythologie grecque. Vous connaissez ce récit inoubliable : sur la route de Thèbes, Œdipe se trouve un jour face à ce monstre au corps de lion, aux ailes d'oiseau, au buste de femme. Le sphinx était posté sur un rocher, d'où il arrêtait les passants en leur posant une énigme. Si le voyageur répondait correctement, il pouvait continuer son chemin ; sinon, il était tué et dévoré.

Et la question, vous vous en souvenez, était la suivante : « quel est l'être qui a d'abord quatre jambes, puis deux, puis trois ? » Œdipe, d'un trait, trouve la réponse : c'est l'homme, car il marche à quatre pattes quand il est enfant, sur ses deux jambes pendant sa vie, puis s'appuie sur une canne pendant sa vieillesse. L'homme ! À cette réponse, le sphinx vaincu se donne la mort en se jetant du haut du rocher – ou selon certains textes, Œdipe le tue lui-même avec son épée.

Que signifie cette histoire ? Que représentent ces personnages ? On peut penser, bien sûr, au gigantesque sphinx d'Égypte, sur le plateau de Guizeh : 75 m de long, 20 m de haut, 20.000 tonnes, c'est la plus grande statue jamais taillée par l'homme ! Mais ceux d'entre nous qui ont vu ce monument savent qu'il n'a rien d'effrayant : il s'en dégage plutôt une impression de sagesse, de puissance royale et de paix, alors que le sphinx de la légende grecque est un être d'une autre nature, qui dérange et qui fait peur.

Son nom vient d'un verbe qui signifie étouffer, asphyxier. Osons le dire, le sphinx est une figure du mal. Œdipe est devant lui comme Adam et Ève devant le serpent, ou comme le Christ devant le diable au désert. Le sphinx, c'est l'étrangleur, c'est l'ennemi sans pitié

La scène a été souvent dessinée sur les vases grecs de l'Antiquité. Puis on l'a quelque peu oubliée jusqu'au XIXe siècle, ou deux grands peintres, Ingres et Gustave Moreau, en ont fait des tableaux très impressionnants. Sur les deux toiles, Œdipe est nu, debout, à droite de la toile, et devant lui se tient la bête, de la taille d'un puma, avec une poitrine sensuelle, des griffes menaçantes, des ailes de dragon. Chez Ingres, Œdipe pointe le doigt vers elle dans l'attitude de celui qui dit, avec finesse et pertinence : tu ne m'auras pas. Chez Gustave Moreau, Œdipe est agressé par la bête, qui lui saute dessus en lui plantant les griffes dans la poitrine : mais Œdipe lui résiste en la regardant droit dans les yeux.

Que signifie donc ce face-à-face d'Œdipe avec le sphinx, ou avec la sphinge, être mi-humain, mi-animal, mi-mâle, mi-femelle, d'une beauté démoniaque ? C'est la rencontre de chacun de nous avec ce qui nous trouble, nous menace, et peut finir par nous tuer. Telle situation impossible à dénouer, telle relation vicieuse et empoisonnée, telle tentation qui nous obsède : voilà ce que représente le sphinx sur son rocher.

Et comment échapper aux pièges qu'il nous tend ? Face à tant de problèmes insolubles qui nous agressent, quelle réponse simple et universelle pouvons-nous mettre en œuvre, quelle solution est à notre portée ? Souvenez-vous de la réponse d'Œdipe : « c'est l'homme ». C'est l'homme, tout simplement, quand il se connaît lui-même, quand il sait d'où il vient et où il va, quand il reconnaît sa faiblesse première et dernière, qu'il se souvient qu'il naît à quatre pattes et qu'il aura un jour besoin d'un bâton sur lequel s'appuyer. Cet homme-là, dans sa nudité, dans sa vérité, est plus fort que les monstres. Il finira par les terrasser.

## 40. Dualisme

« Définition de l'homme : Une intelligence servie par des organes. » La phrase est de Louis de Bonald, écrivain du XIXe siècle, mais l'idée est bien plus ancienne. « Une intelligence servie par des organes », c'est-à-dire une pensée associée à un corps : c'est ainsi que de nombreux philosophes nous ont présenté l'homme, depuis Platon jusqu'à Descartes et beaucoup d'autres.

Cette vision de l'homme, on peut l'appeler dualiste. Elle croit résoudre son mystère en le coupant en deux. D'une part la matière, le biologique, la chair, « prison de l'âme », comme disait Platon. D'autre part l'esprit, l'intelligence, la liberté. D'un côté la machine, de l'autre son conducteur, « pilote dans son navire », comme disait Descartes. L'intelligence servie par des organes, c'est la pensée qui, depuis le cerveau, piloterait le corps comme on conduit une voiture.

Ne croyons pas que cette vision de l'homme nous soit aujourd'hui étrangère : au contraire, elle est plus actuelle que jamais. La machine du corps, la science l'étudie, la médecine la soigne, la chimie l'entretient, la chirurgie la répare. Notre corps est une chose dont nous connaissons les rouages et maîtrisons les mécanismes. On prolonge sa durée de vie, on en remplace les pièces, c'est-à-dire les organes, par greffe ou par organes artificiels. On en modifiera bientôt les caractéristiques, par des moyens cybernétiques ou des manipulations génétiques.

Et d'autre part, l'intelligence et la liberté de l'homme veulent plus que jamais s'émanciper de ce corps, ne pas subir ses pesanteurs et ses déterminismes. Qu'importe cette écorce matérielle, chacun veut pouvoir décider de son destin, de son sexe, de sa mort. Tel être biologiquement masculin décide de devenir féminin, c'est bien son droit, n'est-ce pas ? Et si tel autre juge que sa machine corporelle est trop vieille, qui lui

interdira de la mettre à la casse ? Par sa pensée, l'homme se juge supérieur à son corps est indépendant de lui.

On pourrait donner bien d'autres exemples de cette conception de l'homme que j'appelle dualiste. Elle fait de nous des cerveaux logés dans un squelette, des têtes pensantes posées sur un corps-machine. En haut, la pensée, toujours plus rationnelle, dirigiste et volontariste ; en bas, le corps, toujours mieux maîtrisé, calibré et conditionné. En haut, la science et ses calculs ; en bas, la chair et la matière, dociles à nos projets de maîtrise.

Mais à long terme, ce modèle humain, est décevant, pour trois raisons. D'abord parce que le corps résiste ; nos organes nous trahissent, notre intelligence n'arrive pas toujours à se faire obéir. Nos instincts, nos pulsions, nous déterminent. Souvent nous sommes mal dans notre peau, sans pouvoir en changer. Et puis nous avons beau faire, nous ne vaincrons pas la mort.

D'autre part, dans ce schéma, la pensée est réduite à ses aspects rationnels, scientifiques et techniques. Or il y a tant d'autres dimensions de l'âme, esthétique, éthique, relationnelle, intuitive, mystique, qui existent et qui sont aujourd'hui en souffrance ! Nous avons réduit l'esprit à la raison raisonnante, alors que l'esprit va beaucoup plus loin, dans toutes les directions.

Enfin et surtout, entre la pensée et la matière, entre la tête et le corps, nous avons perdu le lien, la médiation, l'intermédiaire. Et cet intermédiaire, c'est le cœur. Non, l'homme n'est pas une intelligence servie par des organes. Il est une âme incarnée, il est un cœur vivant. C'est là, au milieu, au centre de nos personnes, que nous devons trouver notre demeure.

## 41. Guillaumet

Le 13 juin 1930, celui qu'on appellera plus tard « l'ange de la Cordillère » décolle de Santiago-du-Chili. Je parle bien sûr d'Henri Guillaumet, aviateur intrépide, compagnon de Saint-Exupéry au service de l'Aéropostale. Le temps est très mauvais, une tempête de neige s'annonce : mais Guillaumet a décidé, envers et contre tout, d'y aller. Il pilote un Potez 25, petit avion d'une tonne et demie, et doit monter à près de 7000 m (altitude maximale que l'engin peut supporter) pour rejoindre Mendoza en Argentine.

Vous connaissez la suite. L'atterrissage forcé, en pleine montagne. Les vaines recherches menées pendant cinq jours par son ami Saint-Ex, survolant toute la zone. La marche désespérée de l'aviateur, sans manger, à travers les solitudes gelées. La pensée qui l'obsède : « un pas de plus, un pas de plus », rien d'autre. Enfin le miracle : il est recueilli à moitié mort, sept jours après la chute de l'avion, à plus de 60 km de là. Vous connaissez la phrase qu'il confie à son ami : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait. »

C'est cette phrase qui m'arrête aujourd'hui. Elle n'a rien de vantard : Guillaumet n'a jamais fait étalage de son exploit, il était au contraire modeste et discret. C'est par Saint-Ex, dans *Terre des hommes*, que nous viendra le récit de son incroyable aventure. Mais il l'a dite, cette phrase inoubliable : et pourquoi reste-t-elle gravée dans nos mémoires, pourquoi fait-elle vibrer en nous quelque chose d'intense et de profond, sinon parce qu'elle touche au mystère même de l'homme, qu'elle fait comprendre cela même que nous sommes ?

Guillaumet dit : « ce que j'ai fait » – et comme lui, chacun de nous est un être capable de dire « je », d'assumer ses actes, de s'en déclarer l'auteur. À la clé de nos vies, il y a ce point central qu'est notre volonté. Derrière ce que chaque homme

fait, il y a un être libre, cause et source de ses propres actes, qui au soir de sa vie dira, d'une manière ou d'une autre : « voici ce que j'ai fait ». Mesurons cette immense responsabilité. Nous ne sommes pas tous des aviateurs perdus dans la cordillère des Andes, mais comme Guillaumet, nous avons tous un défi à relever, une traversée à faire, une mission à remplir. Alors comme lui, gardons courage, allons-y, et jusqu'au bout !

Il dit aussi : « je te le jure », c'est-à-dire que ce qu'il a fait, il en témoigne devant quelqu'un. Car il ne s'agissait pas pour lui d'être un héros solitaire. Il pensait à sa femme, à ses camarades de l'Aéropostale. Il se disait : « Ils croient que je marche (ce n'était pas vrai, ils le croyaient mort). Ils ont confiance en moi. Je suis un salaud si je ne marche pas. » Autrement dit, son exemple nous montre que notre liberté est liée à celle des autres. Que nous sommes responsables non seulement de nous-mêmes, mais des autres. En se sauvant, Guillaumet en sauvait d'autres, et c'est pour eux, autant que pour lui-même, qu'il a fait l'impossible.

Enfin, il dit : « aucune bête ne l'aurait fait ». Comme s'il avait senti, dans cette épreuve terrible, que sa vie était plus qu'animale ; qu'il n'était pas seulement un être biologique, voué à mourir comme toutes les bêtes. Que quelque chose en lui était plus grand que la mort. Et il avait raison. Ce qui t'a sauvé, Guillaumet, je te le jure : c'était une énergie de résurrection.

## 42. Insignifiant ?

J'entends des gens dire, comme une évidence, cette phrase célèbre de Claude Lévi-Strauss à la fin de son livre *Tristes tropiques* : « Le monde a commencé sans l'homme, et il s'achèvera sans lui. » Ça fait chic, de dire cela. Faites l'expérience : au détour d'une conversation, lancez cette citation sur un ton vaguement désabusé, en commençant par : « De toute façon, comme dit Lévi-Strauss, le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui. » Soyez sûrs, non seulement que personne ne vous contredira, mais que vous impressionnerez votre auditoire.

Car celui qui énonce une telle phrase fait comme s'il avait sous les yeux l'histoire de l'univers, depuis ses origines jusqu'à son extinction. Position de surplomb scientifique, de survol panoramique, qui permet de constater qu'effectivement, ni au début ni à la fin de l'univers, l'homme n'est présent. Les astrophysiciens nous apprennent cela : que tout a commencé par une soupe d'atomes en ébullition, il y a environ 14 milliards d'années, et que d'ici 4 ou 5 milliards d'années supplémentaires, notre système solaire se dissoudra, en attendant que les étoiles de toutes les galaxies fassent de même.

C'est grand, d'avoir compris ce vaste scénario. C'est sans doute une conquête de la science que d'être capable de retracer l'histoire du monde. Mais il faut reconnaître que cela ne nous éclaire pas beaucoup sur le sens de notre vie d'homme. Au contraire, notre place en ce monde n'en est que plus énigmatique. Entre un passé et un avenir qui nous ignorent, sommes-nous vraiment une parenthèse, un épiphénomène ? Entre le big-bang assourdissant du début et le silence éternel de la fin, que valent nos paroles d'hommes, y compris, d'ailleurs, celles de Lévi-Strauss ? L'humanité est-elle vraiment un murmure inaudible, une ride à la surface de l'océan, une petite vague effacée par le vent ? Faut-il admettre cette idée,

aujourd'hui commune et banale, que l'homme ne serait qu'un accident de l'histoire du cosmos ?

Je ne le crois pas, et pour expliquer pourquoi, je vais prendre une comparaison. Voici un livre, disons un recueil de poèmes. Avant d'exister, ce livre n'était que du papier et de l'encre, et quand un jour on le brûlera, il n'en restera que des cendres. Le monde a commencé et finira sans lui. Mais le poète et ses poèmes, ses émotions, ses passions, ses angoisses, tout ce qu'il nous offre dans ce livre, tout ce qui a vibré en lui et pour nous, peut-on dire que tout cela n'a fait que passer ?

Au contraire : la vraie réalité, c'est celle du livre. L'avant et l'après n'existent que pour lui. Tout se concentre en lui. Le passé et l'avenir, les pages blanches et les cendres noires, les arbres dont on a fait ce livre et la fumée dans laquelle il se consumera, n'ont de sens qu'autour de ce cadeau, de ce bouquet de mots que le poète nous offre.

Ainsi l'homme est le poème et le poète de l'univers. Ce qui s'écrit en lui, en nous, n'est pas anecdotique. Les galaxies nous attendaient pour que nous les admirions, pour que nous disions qu'elles sont belles. Les siècles à venir n'oublieront jamais que l'homme fut leur enfant chéri. Ce n'est pas naïf de le dire, c'est la plus profonde vérité. Le monde a commencé sans l'homme, oui, mais dans l'espoir de sa venue. Le monde continuera sans l'homme, peut-être, mais dans le souvenir ineffaçable de sa présence. Ne dites plus jamais que le monde peut se passer de l'homme : il est son joyau et sa couronne.

### 43. L'homme-énigme

Mes chers amis, une année d'émissions s'achève. Voilà 43 semaines que nous posons sur l'homme toutes sortes de regards : tantôt admiratifs, tantôt inquiets, tantôt émerveillés, tantôt perplexes, mais toujours impressionnés par son caractère inédit et exceptionnel. Heureusement ou malheureusement, on ne s'habitue pas à l'homme. Cet animal-là, si j'ose dire, n'en finit pas de nous surprendre et de nous dérouter. Ce que l'univers a produit en le faisant exister, ou pour les croyants, ce que Dieu a voulu en le créant, reste très difficile à comprendre. Souvenez-vous de Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! »

On pourrait penser que les croyants (et Pascal en était un) auraient un avantage sur les incroyants, celui de savoir ce que c'est que l'homme, d'avoir des réponses toutes prêtes aux questions le concernant. Je pense au contraire qu'un regard de foi posé sur l'homme rend son énigme encore plus sensible et troublante. S'il y a du divin dans cet être-là, comment se fait-il qu'il soit capable du pire ? S'il y a de l'éternel en lui, pourquoi est-il, d'autre part, mortel et fragile ? S'il est appelé à un bonheur inouï, pourquoi se rend-il si souvent malheureux ?

Et si ces questions vous semblent trop vagues, donnons-leur une forme plus imagée. Comment se fait-il, dites-moi, que chaque matin nous émergeons du sommeil à moitié lucides, à moitié hébétés, partagés entre le désir de vivre et celui de rester au lit ? D'où la drôle de tête que nous avons à ce moment-là, n'est-ce pas ? Tel est le paradoxe de l'homme : il a à la fois le goût de l'action et le plaisir de ne rien faire.

Tel est aussi, puisqu'elles vont commencer, le paradoxe des vacances. Regardez cet homme qui travaille toute l'année

comme un fou, qui se tue à la tâche pour pouvoir, en juillet, s'offrir une plage de sable fin à l'autre bout du monde. Il s'épuise pour pouvoir se reposer. Il aurait mieux fait de se donner un peu de bon temps, non ? En voici un autre qui s'ennuie au boulot, qui ne fait rien de ses journées, puis se déchaîne en boîte de nuit le samedi soir, ou en sports extrêmes le dimanche. Il pourrait peut-être faire quelque chose de plus utile de sa vie, non ?

Quel être étrange que l'homme : à la fois activiste et paresseux, il ne tient pas en place. Il court après le bonheur et n'est jamais heureux. Et pourquoi, dites ? Sinon parce que le bonheur de l'homme n'est pas de faire ou de posséder ceci ou cela, mais quelque chose de plus grand, qu'il ne connaît pas, qu'il entrevoit parfois, et qui l'appelle toujours à aller au-delà. La soif de vivre de l'homme est impossible à désaltérer ! Le plaisir banal, le bien-être animal, ou même le confort total, ne peuvent pas lui suffire, car il est un vivant *vertical*. Ce n'est pas à ras de terre ni sur le plan horizontal qu'il s'épanouit, mais dans une sorte d'élan vers le haut, vers la lumière.

Là est peut-être la clé de l'énigme : c'est que le secret de l'homme n'est pas dans l'homme, mais au-dessus de lui. Pour comprendre ce que nous sommes, nous devons ouvrir la fenêtre et accueillir cette lumière. Alors seulement nous nous épanouirons comme un arbre. Alors nos contradictions seront absorbées, transformées, comme une plante change la terre en feuilles vertes. Et nous lèverons nos mains, nos bras, nous danserons comme des branches dans le vent.